C. 249

1136
ca

313ci

CINNA

OV

LA CLEMENCE D'AVGVSTE

TRAGEDIE.

Horat. —— *cui lecta potenter erit res*
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

178664
15 3 23

Imprimé à Roüen, & se vend

A PARIS,

Chez TOVSSAINCT QVINET, au Palais, sous la montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XLVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A MONSIEVR DE MONTORON.

MONSIEVR,

Je vous presente vn tableau d'vne des plus belles actions d'Auguste. Ce Monarque estoit tout genereux, & sa generosité n'a iamais paru auec tant d'esclat que dans les effects de sa clemence & de sa liberalité. Ces deux rares vertus luy estoient si naturelles & si inseparables en luy, qu'il semble qu'en cette Histoire que i'ay mise sur nostre Theatre, elles se

ſoient tour à tour entre-produites dans ſon ame. Il auoit eſté ſi liberal enuers Cinna, que ſa conjuration ayant fait voir vne ingratitude extraordinaire, il eut beſoin d'vn extraordinaire effort de clemence pour luy pardonner, & le pardon qu'il luy donna fut la ſource des nouueaux bien-faits dont il luy fut prodigue, pour vaincre tout à fait cét eſprit qui n'auoit pû eſtre gaigné par les premiers ; de ſorte qu'il eſt vray de dire, qu'il euſt eſté moins clement enuers luy s'il euſt eſté moins liberal, & qu'il euſt eſté moins liberal s'il euſt eſté moins clement. Cela eſtant, à qui pourrois-je plus iuſtement donner le portraict de l'vne de ces Heroïques vertus qu'à celuy qui poſſede l'autre en vn ſi haut degré, puiſque dans cette action ce grand Prince les a ſi bien attachées, & comme vnies l'vne à l'autre, qu'elles ont eſté tout enſemble & la cauſe & l'effect l'vne de l'autre ? Vous auez des richeſſes, mais vous ſçauez en jouyr, & vous en jouyſſez d'vne façon ſi noble, ſi releuée, & tellement illuſtre, que vous forcez la voix publique d'aduoüer que la fortune a conſulté la raiſon quand elle a reſpandu ſes faueurs ſur vous, & qu'on a plus de ſujet de vous en ſouhaiter le redoublement, que de vous en enuier l'abondance. I'ay veſcu ſi eſloigné de la flaterie que ie penſe eſtre en poſſeſſion de me faire croire quand ie

dis du bien de quelqu'vn, & lors que ie donne des loüanges, ce qui m'arriue assez rarement, c'est auec tant de retenuë, que ie supprime tousiours quantité de glorieuses veritez pour ne me rendre pas suspect d'estaler de ces mensonges obligeans, que beaucoup de nos modernes sçauent debiter de si bonne grace. Aussi ie ne diray rien des auantages de vostre naissance, ny de vostre courage qui l'a si dignement soustenuë dans la profession des Armes à qui vous auez donné vos premieres années, ce sont des choses trop cogneuës de tout le monde: Ie ne diray rien de ce prompt & puissant secours que reçoiuent châque iour de vostre main tant de bonnes familles ruinées par les desordres de nos guerres, ce sont des choses que vous voulez tenir cachées: Ie diray seulement vn mot de ce que vous auez particulierement de commun auec Auguste. C'est que cette generosité qui compose la meilleure partie de vostre ame, & regne sur l'autre, & qu'à iuste titre on peut nommer l'ame de vostre ame, puis qu'elle en fait mouuoir toutes les puissances, c'est dis-je que cette generosité à l'exemple de ce grand Empereur, prend plaisir à s'estendre sur les gens de lettres, en vn temps où beaucoup pensent auoir trop recompensé leurs trauaux quand ils les ont honorez d'vne loüange sterile. Et certes, vous auez

traicté quelques-vnes de nos Muſes auec tant de magnanimité, qu'en elles vous auez obligé toutes les autres, & qu'il n'en eſt point qui ne vous en doiue vn remerciement. Trouuez donc bon, MONSIEVR, que ie m'acquite de celuy que ie reconnoy vous en deuoir, par le preſent que ie vous fais de ce Poëme, que i'ay choiſi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus long-temps à ceux qui le liront, que le genereux Monſieur de Montoron par vne liberalité inoüye en ce ſiecle s'eſt rendu toutes les Muſes redeuables, & que ie prends tant de part aux bien-faits dont vous auez ſurpris quelques-vnes d'elles, que ie m'en diray toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obligé ſeruiteur,
CORNEILLE.

SENECA lib. 1. de Clementia, cap. 9.

DIuus Augustus mitis fuit Princeps, si quis illum à Principatu suo æstimare incipiat: in communi quidem Republica, duodeuicesimum egressus annum, iam pugiones in sinu amicorum absconderat, iam insidijs M. Antonij Consulis latus petierat, iam fuerat Collega proscriptoris: sed cum annum quadragesimum transisset, & in Gallia moraretur, delatum est ad eum indicium L. Cinnam stolidi ingenij virũ insidias ei struere. Dictum est & vbi, & quando, & quemadmodum aggredi vellet. Vnus ex conscijs deferebat, statuit se ab eo vindicare. Cõsilium amicorum aduocari iussit. Nox illi inquieta erat, cum cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeij nepotem damnandum. Iam vnum hominem occidere non poterat, cum M. Antonio proscriptionis edictum inter cœnam dictarat. Gemens subinde voces varias emittebat & inter se contrarias. Quid ergo? ego percussorem meum securum ambulare patiar me sollicito? Ergo non dabit pœnas qui tot ciuilibus bellis frustra petitum caput, tot nauali bus, tot pedestribus prælijs incolume postquam terra marique pax parta est, non occidere constituat, sed immolare? Nam sacrificantem placuerat adoriri. Rursus silentio interposito majore multo voce sibi quam Cinnæ irascebatur. Quid viuis, si perire te tam multorum interest? Quis finis erit suppliciorum? quis sanguinis? Ego sum nobilibus adolescentulis expositum caput in quod mucrones acuant. Non est tanti vita si vt ego non peream tam multa perdenda sunt. Interpellauit tandem illum Liuia vxor, & admittis, inquit, muliebre consilium? Fac quod Medici solent, vbi vsitata remedia non procedunt tentant contraria. Seueritate nihil adhuc profecisti: Saluidienum Lepidus secutus est, Lepidum Muræna, Murænam Cæpio, Cæpionem Egnatius, vt alios taceam quos tantum ausos pudet: nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. Ignosce L. Cinnæ, de pre-

henſus eſt, iam nocere tibi non poteſt, prodeſſe famæ tuæ poteſt. Gauiſus ſibi quod aduocatum inuenerat, vxori quidem gratias egit: renuntiari autem extemplò amicis quos in conſilium rogauerat imperauit, & Cinnam vnum ad ſe accerſit, dimiſſiſque omnibus è cubiculo, cum alteram poni Cinnæ cathedram iuſſiſſet: Hoc, inquit, primum à te peto ne me loquentem interpelles, ne meo ſermone medio proclames, dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, cum in hoſtium caſtris inueniſſem non factum tantum mihi inimicum, ſed natum, ſeruaui, patrimonium tibi omne conceſſi, hodie tam fœlix es & tam diues, vt victo victores inuideant: Sacerdotium tibi petenti præteritis compluribus, quorum parentes mecum militauerant, dedi. Cum ſic de te meruerim, occidere me conſtituiſti. Cum ad hanc vocem exclamaſſet Cinna procul hanc ab ſe abeſſe dementiam: Non præſtas, inquit, fidem, Cinna, conuenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me paras. Adjecit locum, ſocios, diem, ordinem inſidiarum, cui commiſſum eſſet ferrum. Et cum defixum videret, nec ex conuentione iam, ſed ex conſcientia tacentem: Quo, inquit, hoc animo facis? Vt ipſe ſis Princeps? Male mehercule cum Republica agitur ſi tibi ad imperandum. Nihil præter me obſtat Domum tuam tueri non potes, nuper libertini hominis gratia in priuato iudicio ſuperatus es. Adeò nihil facilius putas quam contra Cæſarem aduocare? Cedo, ſi ſpes tuas ſolus impedio, Pauluſne te & Fabius Maximus & Coſſi & Seruilij ferent, tantumque agmen nobilium non inania nomina præferentium, ſed eorum qui imaginibus ſuis decori ſunt? Ne totam eius orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum eſſe conſtat, cum hanc pœnam qua ſola erat contentus futurus extenderet. Vitam tibi, inquit, Cinna, iterum do, prius hoſti, nunc inſidiatori ac parricidæ. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus vtrum ego meliore fide vitam tibi dederim an tu debeas. Poſthæc detulit vltro Conſulatum queſtus quod non auderet petere, amiciſſimum fideliſſimumque habuit, hæres ſolus fuit illi, nullis amplius inſidijs ab vllo petitus eſt.

MONTAGNE liu. 1. de ſes Eſſais, chap. 23.

L'Empereur Auguſte eſtant en la Gaule receut certain aduertiſſement d'vne cõjuration que luy braſſoit L. Cinna, il delibera de s'en vanger, & manda pour cét effet au lendemain le conſeil de ſes amis: mais la nuict d'entre-deux il la paſſa auec grande inquietude, conſiderant qu'il auoit à faire mourir vn ieune hõme de bonne maiſon, nepueu du grand Pompée, & produiſoit en ſe plaignant diuers diſcours. Quoy donc, faiſoit-il, ſera-il dit que ie demeureray en crainte & en alarme, & que ie lairray mon meurtrier ſe promener cependant à ſon aiſe? S'en ira-il quitte ayant aſſailly ma teſte, que i'ay ſauuée de tant de guerres ciuiles, de tant de batailles par mer & par terre? & apres auoir eſtably la paix vniuerſelle du monde, ſera-il abſous ayant deliberé non de me tuer ſeulement, mais de me ſacrifier? Car la conjuration eſtoit faite de le tuer comme il feroit quelque ſacrifice. Apres cela s'eſtant tenu coy quelque eſpace de temps, il recommençoit d'vne voix plus forte, & s'en prenoit à ſoy-meſme. Pourquoy vis-tu, s'il importe à tant de gens que tu meures? n'y aura-il point de fin à tes vengeances & à tes cruautez? Ta vie vaut-elle que tant de dommage ſe face pour la conſeruer? Liuia ſa femme le ſentant en ces angoiſſes: & les conſeils des femmes y ſeront-ils receus, luy dit-elle? fay ce que font les Medecins, quand les receptes accouſtumées ne peuuent ſeruir, ils en eſſayent de contraires. Par ſeuerité tu n'as iuſques à cette heure rien profité. Lepidus a ſuiuy Saluidienus, Murena Lepidus, Cæpio Murena, Egnatius Cæpio, commence à experimenter comment te ſuccederont la douceur & la clemence. Cinna eſt conuaincu, pardonne luy, de te nuire deſormais il ne pourra, & profitera à ta gloire. Auguſte fut bien-aiſe d'auoir trouué vn Aduocat de ſon humeur, & ayant remercié ſa femme & contremandé ſes amis qu'il auoit aſſigné au Conſeil, il commanda qu'on fit venir à luy Cinna tout ſeul: & ayant fait ſortir tout le monde de ſa chambre, & fait donner vn ſiege à Cinna, il luy parla en cette maniere. En premier lieu, ie

te demande, Cinna, paisible audiance : n'interroms pas mon parler, ie te donneray temps à loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'estant fait mon ennemy, mais estant né tel, ie te sauuay, ie te mis entre les mains tous tes biens, & t'ay enfin rendu si accommodé & si aisé, que les victorieux sont enuieux de la condition du vaincu : l'office du Sacerdoce que tu me demandas, ie te l'octroyay l'ayant refusé à tant d'autres, desquels les Peres auoient toûjours combattu auec moy : t'ayant si fort obligé tu as entrepris de me tuer. A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'vne si meschante *pensée, tu ne me tiens pas Cinna, ce que tu m'auois promis, suiuit Auguste : tu m'auois asseuré que ie ne serois interrompu : oüy, tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel iour, en telle compagnie, & en telle façon : & le voyant transi de ces nouuelles, & en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience. Pourquoy, adjousta-il, le fais tu? Est-ce pour estre Empereur? Vrayement il va bien mal à la chose publique s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriuer à l'Empire. Tu ne peux pas seulement defendre ta maison, & perdis dernierement vn procez par la faueur d'vn simple libertin. Quoy? n'as-tu pas moyen ny pouuoir en autre chose qu'à entreprendre César? Ie le quitte s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses-tu que Paulus, que Fabius, que les Cosséens & Seruiliens te souffrent & vne si grande troupe de nobles, non seulemẽt nobles, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse? Apres plusieurs autres propos, (car il parle à luy plus de deux heures entieres.) Or va, luy dit-il, ie te donne, Cinna, la vie à traistre & à parricide, que ie te donnay autrefois à ennemy : que l'amitié commence de ce jourd'huy entre nous: essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné la vie, ou tu l'ayes receuë.* Et se departit d'auec luy en cette maniere. *Quelque temps apres il luy donna le Consulat, se plaignant dequoy il ne luy auoit osé demander, il l'eut depuis pour fort amy, & fut seul fait par luy heritier de ses biens. Or depuis cét accident qui aduint à Auguste au quarantiéme an de son âge, il n'y eut iamais de conjuration ny d'entreprise contre luy, & receut vne iuste recompense de cette sienne clemence.*

LETTRE
DE
MONSIEVR DE BALZAC
A
MONSIEVR CORNEILLE,
sur le sujet de cette Tragedie.

MONSIEVR,

I'ay senty vn notable soulagement depuis l'arriuée de vostre paquet. Ie crie donc Miracle, dés le commencement de ma Lettre: Vostre Cinna guerit les malades: Il fait que les paralytiques battent des mains: Il rend la parole à vn enrumé, qui l'auoit perduë auec la voix; & la luy rend pour les employer l'vne & l'autre en perpetuelles exclamations, & pour dire sans cesse, LA BELLE CHOSE. Vous auez peur neantmoins d'estre de ceux qui sont accablez par la majesté des

choſes qu'ils traittent. Vous croyez eſtre inferieur à voſtre matiere, & n'auoir pas apporté aſſez de force pour ſouſtenir la grandeur Romaine. Quoy que cette modeſtie me plaiſe, elle ne me perſuade pas, & ie m'y oppoſe pour l'intereſt de la verité. Vous eſtes trop ſubtil examinateur d'vne compoſition vniuerſellement approuuée: Et s'il eſtoit vray qu'en quelqu'vne de ſes parties vous euſſiez ſenty quelque foibleſſe, ce ſeroit vn ſecret entre vos Muſes & vous, car ie vous aſſeure que perſonne ne l'a reconnuë. La foibleſſe ſeroit de noſtre expreſſion, & non pas de voſtre penſée: Elle viendroit du defaut des inſtrumens, & non pas de la faute de l'Ouurier: Il faudroit en accuſer l'incapacité de noſtre langue. Tout ce que Rome peut dire en François, vous le luy auez fait dire; Vous l'auez fait voir tout ce qu'elle peut eſtre à Paris, & ne l'auez point briſée en la remuant. Ce n'eſt point vne Rome de Caſſiodore, & auſſi déchirée qu'elle eſtoit au ſiecle des Theodorics; C'eſt vne Rome de Tite-Liue, & auſſi pompeuſe qu'elle eſtoit au temps des premiers Céſars. Vous auez meſme trouué ce qu'elle auoit perdu dans les ruines de la Republique, cette noble & magnanime fierté; Et il ſe voit bien quelques paſſables traducteurs de ſes paroles & de ſes locutions, mais vous eſtes le vray & le fidelle interprete de ſon eſprit & de ſon courage. Ie dis plus, MONSIEVR, vous eſtes ſouuent ſon Pedagogue, & l'auertiſſez de la bien-ſeance, lors qu'elle ne s'en ſouuient pas. Vous eſtes le Reformateur du

vieux temps, s'il a beſoin d'embelliſſement ou d'appuy. Aux endroits où Rome eſt de brique, vous la rebâtiſſez de marbre : Quand vous trouuez du vuide, vous le rempliſſez d'vn chef-d'œuure, & ie prens garde que ce que vous preſtez à l'Hiſtoire, eſt touſiours meilleur que ce que vous empruntez d'elle. La femme d'Horace, & la maiſtreſſe de Cinna, qui ſont vos deux veritables enfantemens, & les deux pures creatures de voſtre eſprit, ne ſont-elles pas auſſi les principaux ornemens de vos deux Poëmes ? Et qu'eſt-ce que la ſaine Antiquité a produit de vigoureux & de ferme dans le ſexe foible, qui ſoit comparable à ces nouuelles Heroines, que vous auez mis au monde, à ces Romaines de voſtre façon? Ie ne me laſſe point depuis quinze iours, de conſiderer celle que i'ay receuë la derniere. Ie l'ay fait admirer à tous les habiles de noſtre Prouince : Nos Orateurs & nos Poëtes en diſent merueilles : Mais vn Docteur de mes voiſins qui ſe met d'ordinaire ſur le haut ſtyle, en parle certes d'vne eſtrange ſorte. Tantoſt il la nomme la poſſedée du Démon de la Republique ; quelquefois la Bacchante de la Liberté & de la Vertu ; & ſouuent la belle & la raiſonnable Furie. Voilà, MONSIEVR, de grandes paroles ſur le ſujet de la Romaine de voſtre façon, mais elles ne ſont pas ſans fondement: Elle inſpire en effet toute la conjuration, & donne chaleur au party, par le feu qu'elle jette dans l'ame du Chef. Elle entreprend en ſe vengeant, de venger toute la Terre: Elle veut ſacrifier à ſon pere, vne victime qui ſeroit trop

grande pour Iupiter meſme. C'eſt à mon gré vne perſonne ſi excellente, que ie penſe dire peu à ſon auantage, de dire que vous eſtes beaucoup plus heureux en voſtre race, que Pompée n'a eſté en la ſienne, & que voſtre fille Æmilie vaut ſans comparaiſon dauantage que Cinna ſon petit fils. Si cettui-cy meſme a plus de vertu que n'a crû Seneque, c'eſt pour eſtre tombé entre vos mains, & à cauſe que vous auez pris ſoin de luy. Il vous eſt obligé de ſon merite, comme à Auguſte de ſa dignité. L'Empereur le fit Conſul, & vous l'auez fait honneſte homme: Mais vous l'auez pû faire par les loix d'vn Art, qui polit & orne la verité; qui permet de fauoriſer en imitant; qui quelquefois ſe propoſe le ſemblable, & quelquefois le meilleur. I'en dirois trop, ſi i'en diſois dauantage. Ie ne veux pas commencer vne Diſſertation, ie veux finir vne Lettre, & conclure par les proteſtations ordinaires, mais tres-ſinceres & tres-veritables, que ie ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble ſeruiteur,
BALZAC.

Extraict du Priuilege du Roy.

IL eſt permis à noſtre amé & feal PIERRE CORNEILLE noſtre Conſeiller & Aduocat General à la Table de Marbre des Eauës & Foreſts de Roüen, de faire imprimer vne Tragedie de ſa compoſition, intitulée CINNA, ou *La Clemence d'Auguſte*, durant le temps de *vingt ans*, à compter du iour que ladite piece ſera acheuée d'imprimer. Et deffenſes ſont faites à tous Imprimeurs & Libraires d'en imprimer, vendre & diſtribuer d'autre impreſſion que celle qu'aura fait faire ledit CORNEILLE, ou ſes ayans cauſe, ſur peine de quinze cens liures d'amende, confiſcation des exemplaires, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté par les lettres de Priuilege. Donné à Fontaine-bleau le premier Aouſt mil ſix cens quarante-deux. Signé, CLIER. Et ſcellé du grand ſceau de cire jaulne.

ET ledit ſieur CORNEILLE a cedé & tranſporté tous les droicts dudit Priuilege par luy obtenu du preſent liure à TOVSSAINCT QVINET Marchand Libraire, pour jouyr du contenu en iceluy, ainſi qu'il a eſté accordé entre'ux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 18. *Ianuier* 1643.

ACTEVRS.

OCTAVE CESAR AVGVSTE Empereur de Rome.

LIVIE Imperatrice.

CINNA Fils d'vne fille de Pompée, Chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME Autre Chef de la conjuration.

ÆMILIE Fille de C. Toranius tuteur d'Auguſte, & proſcrit par luy durant le Trium-virat.

FVLVIE Confidente d'Æmilie.

POLYCLETE Affranchy d'Auguſte.

EVANDRE Affranchy de Cinna.

EVPHORBE Affranchy de Maxime.

La Scene eſt à Rome.

CINNA TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.

IMPATIENS desirs d'vne illustre vangeance
A qui la mort d'vn pere a donné la naissance,
Enfans impetueux de mon ressentiment
Que ma douleur seduite embrasse aueuglement,

Vous regnez ſur mon ame auecque trop d'empire,
Pour le moins vn moment ſouffrez que ie reſpire,
Et que ie conſidere, en l'eſtat où ie ſuis,
Et ce que ie hazarde & ce que ie pourſuis.
Quand ie regarde Auguſte en ſon trône de gloire,
Et que vous reprochez à ma triſte memoire
Que par ſa propre main mon pere maſſacré,
Du trône où ie le voy fait le premier degré:
Quand vous me preſentez cette ſanglante image,
La cauſe de ma haine, & l'effet de ſa rage,
Ie m'abandonne toute à vos ardens tranſports,
Et croy pour vne mort luy deuoir mille morts:
Au milieu toutefois d'vne fureur ſi iuſte,
I'ayme encor plus Cinna que ie ne hais Auguſte,
Et ie ſens refroidir ce boüillant mouuement
Quand il faut pour le perdre expoſer mon amant.
Ouy, Cinna, contre moy moy-meſme ie m'irrite
Quand ie ſonge aux dangers où ie te precipite,
Quoy que pour me ſeruir tu n'apprehendes rien,
Te demander ſon ſang c'eſt expoſer le tien.
D'vne ſi haute place on n'abat point de teſtes,
Sans attirer ſur ſoy mille & mille tempeſtes,
L'iſſuë en eſt douteuſe, & le peril certain:
Vn amy déloyal peut trahir ton deſſein,

L'ordre mal concerté, l'occaſion mal priſe,
Peuuent deſſus ton chef renuerſer l'entrepriſe,
Porter ſur toy les coups dont tu le veux frapper,
Dans ſa ruine meſme il peut t'enuelopper,
Et quoy qu'en ma faueur ton amour execute,
Il te peut en tombant accabler ſous ſa cheute.
Ah! ceſſe de courir à ce mortel danger,
Te perdre en me vangeant ce n'eſt pas me vanger,
Vn cœur eſt trop cruel quand il trouue des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes,
Et ie tiens qu'il faut mettre au rang des grãds malheurs
La mort d'vn ennemy qui nous couſte des pleurs.
Mais peut-on en verſer alors qu'on vange vn pere?
Eſt-il perte à ce prix qui ne ſemble legere?
Et quand ſon aſſaſſin tombe ſous noſtre effort,
Doit-on conſiderer ce que couſte ſa mort?
Ceſſez vaines frayeurs, ceſſez laſches tendreſſes
De jetter dans mon cœur vos indignes foibleſſes,
Et toy qui les produis par tes ſoins ſuperflus,
Amour, ſers mon deuoir & ne le combats plus,
Luy ceder c'eſt ta gloire, & le vaincre ta honte,
Monſtre toy genereux ſouffrant qu'il te ſurmonte,
Plus tu luy donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

ÆMILIE, FVLVIE.

ÆMILIE.

IE l'ay juré, Fulvie, & ie le jure encore,
Quoy que i'ayme Cinna, quoy que mon cœur l'adore,
S'il me veut posseder Auguste doibt perir,
Sa teste est le seul prix dont il peut m'acquerir,
Ie luy prescris la loy que mon deuoir m'impose.

FVLVIE.

Elle a pour la blasmer vne trop iuste cause,
Par vn si grand dessein vous vous faites iuger
Digne sang de celuy que vous voulez vanger,
Mais encor vne fois souffrez que ie vous die
Que cette passion dûst estre refroidie.
Auguste chaque iour à force de bien-faits
Semble assez reparer les maux qu'il vous a faits,
Sa faueur enuers vous paroist si declarée
Que vous estes chez luy la plus considerée,
Et de ses courtisans souuent les plus heureux

Ont encore beſoin que vous parliez pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faueur ne me rend pas mon pere,
Et de quelque façon que l'on me conſidere,
Abondante en richeſſe, ou puiſſante en credit,
Ie demeure touſiours la fille d'vn proſcrit.
Les bien-faits ne ſont pas touſiours ce que tu penſes,
D'vne main odieuſe ils tiennent lieu d'offences,
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque iour ſans changer mon courage,
Ie ſuis ce que i'eſtois, & ie puis dauantage,
Et des meſmes preſens qu'il verſe dans mes mains
I'achepte contre luy les eſprits des Romains.
Ie receurois de luy la place de Liuie,
Comme vn moyen plus ſeur d'attenter à ſa vie,
Pour qui vange ſon pere il n'eſt point de forfaits,
Et c'eſt vendre ſon ſang que ſe rendre aux bien-faits.

FVLVIE.

Quel beſoin toutefois de paſſer pour ingrate?
Ne pouuez-vous haïr ſans que la haine eſclatte?
Aſſez d'autres ſans vous n'ont pas mis en oubly
Par quelles cruautez ſon trône eſt eſtably:
Tant de braues Romains, tant d'illuſtres victimes

Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
Laiſſent à leurs enfans d'aſſez viues douleurs
Pour vanger voſtre perte en vangeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les ſuiure,
Qui vit haï de tous ne ſçauroit long-temps viure,
Remettez à leurs bras les communs intereſts,
Et n'aydez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

ÆMILIE.

Quoy, ie le haïray ſans taſcher de luy nuire?
I'attendray du hazard qu'il oſe le deſtruire?
Et ie ſatisferay des deuoirs ſi preſſans
Par vne haine obſcure & des vœux impuiſſans?
Sa perte que ie veux me deuiendroit amere
Si quelqu'vn l'immoloit à d'autres qu'à mon pere,
Et tu verrois mes pleurs couler pour ſon treſpas
Qui le faiſant perir ne me vangeroit pas.
C'eſt vne laſcheté que de remettre à d'autres
Les intereſts publics qui s'attachent aux noſtres,
Ioignons à la douceur de vanger nos parens
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
Et faiſons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome eſt l'œuure d'Æmilie,
On a touché ſon ame & ſon cœur s'eſt eſpris,
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

FVLVIE.

Voſtre amour à ce prix n'eſt qu'vn preſent funeſte,
Qui porte à voſtre amant ſa perte manifeſte.
Penſez mieux, Æmilie, à quoy vous l'expoſez,
Combien à cét eſcueil ſe ſont deſia briſez,
Ne vous aueuglez point quand ſa mort eſt viſible.

ÆMILIE.

Ah! tu ſçais me frapper par où ie ſuis ſenſible,
Quand ie ſonge aux hazards que ie luy fais courir,
La crainte de ſa mort me fait deſia mourir,
Mon eſprit en deſordre à ſoy-meſme s'oppoſe,
Ie veux & ne veux pas, ie m'emporte & ie n'oſe,
Et mon deuoir confus, languiſſant, eſtonné,
Cede aux rebellions de mon cœur mutiné.
Tout-beau, ma paſſion, deuiens vn peu moins forte,
Tu vois bien des hazards, ils ſont grãds, mais n'importe,
Cinna n'eſt pas perdu pour eſtre hazardé;
De quelques legions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui meſpriſe ſa vie eſt maiſtre de la ſienne,
Plus le peril eſt grand, plus doux en eſt le fruit,
La vertu nous y jette, & la gloire le ſuit:
Quoy qu'il en ſoit, qu'Auguſte, ou que Cinna periſſe,
Aux Manes paternels ie doibs ce ſacrifice,

Cinna me l'a promis en receuant ma foy,
Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moy.
Il eſt tard apres tout de m'en vouloir dédire,
Aujourd'huy l'on s'aſſemble, aujourd'huy l'on conſpire,
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'huy,
Et c'eſt à faire enfin à mourir apres luy.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FVLVIE.

ÆMILIE.

MAis le voicy qui vient. Cinna, voſtre aſſemblée
Des grandeurs du peril n'eſt-elle point troublée,
Et reconnoiſſez-vous au front de vos amis
Qu'ils ſoient preſts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA.

Iamais contre vn tyran entrepriſe conceuë
Ne permit d'eſperer vne ſi belle iſſuë,
Iamais de telle ardeur on ne jura ſa mort,
Et iamais conjurez ne furent mieux d'accord:
Tous s'y monſtrent portez auec tant d'allegreſſe

Qu'ils

Qu'ils ſemblent comme moy ſeruir vne maiſtreſſe
Et tous font éclatter vn ſi puiſſant courroux
Qu'ils ſemblent tous vanger vn pere comme vous.

ÆMILIE.

Ie l'auois bien préueu que pour vn tel ouurage
Cinna ſçauroit choiſir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauuaiſes mains
L'intereſt d'Æmilie & celuy des Romains.

CINNA.

Pleuſt aux Dieux que vous-meſme euſſiez veu de quel Zele
Cette troupe entreprend vne action ſi belle!
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte, & d'Empereur,
Vous euſſiez veu leurs yeux s'allumer de fureur,
Et dans vn meſme inſtant par vn effet contraire
Leur front paſlir d'horreur & rougir de colere.
Amis, leur ay-je dit, voicy le iour heureux
Qui doit conclurre en fin nos deſſeins genereux,
Le Ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
Et ſon ſalut dépend de la perte d'vn homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce Tigre alteré de tout le ſang Romain.
Combien pour le répandre a-t'il formé de brigues?
Combien de fois changé de partis & de ligues,

Tantoſt amy d'Antoine & tantoſt ennemy,
Et iamais inſolent ny cruel à demy ?
Là par vn long recit de toutes les miſeres
Que durant noſtre enfance ont enduré nos peres,
Renouuelant leur haine auec leur ſouuenir
Ie redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Ie leur fais des tableaux de ces triſtes batailles
Où Rome par ſes mains déchiroit ſes entrailles,
Où l'Aigle abatoit l'Aigle, & de chaque coſté
Nos legions s'armoient contre leur liberté,
Où le but des ſoldats & des chefs les plus braues
C'eſtoit d'eſtre vainqueurs pour deuenir eſclaues,
Où chacun trahiſſoit aux yeux de l'Vniuers
Soy-meſme & ſon pays pour aſſeurer ſes fers,
Et taſchant d'acquerir auec le nom de traiſtre
L'abominable honneur de luy donner vn maiſtre,
Romains contre Romains, parens contre parens
Combatoient ſeulement pour le choix des tyrans.
I'adjouſte à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde affreuſe, horrible, impitoyable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au Senat,
Et pour tout dire en fin de leur Triumuirat:
Mais ie ne trouue point de couleurs aſſez noires
Pour en repreſenter les Tragiques hiſtoires.

Ie les peins dans le meurtre à l'enuy triomfans,
Rome entiere noyée au ſang de ſes enfans,
Les vns aſſaſinez dans les places publiques,
Les autres dans le ſein de leurs Dieux domeſtiques,
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mary par ſa femme en ſon lict égorgé,
Le fils tout degouttant du meurtre de ſon pere
Et ſa teſte à la main demandant ſon ſalaire,
Sans exprimer encore auecque tous ces traits
Qu'vn crayon imparfait de leur ſanglante paix.
Vous diray-je les noms de ces grands perſonnages
Dont i'ay dépeint les morts pour aigrir les courages,
Ces illuſtres proſcrits, ces demy-Dieux mortels
Qu'on a ſacrifiez iuſques ſur les Autels?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels fremiſſemens, à quelle violence
Ces indignes trépas, quoy que mal figurez,
Ont porté les eſprits de tous nos conjurez?
Ie n'ay point perdu temps, & voyant leur colere
Au point de ne rien craindre, en eſtat de tout faire,
I'adjouſte en peu de mots: Toutes ces cruautez,
La perte de nos biens & de nos libertez,
Le rauage des champs, le pillage des villes,
Et les proſcriptions, & les guerres ciuiles,

Sont les degrez ſanglans dont Auguſte a fait choix
Pour monter dans le trône & nous donner des loix,
Rendons toutefois grace à la bonté celeſte
Que de nos trois tyrans c'eſt le ſeul qui nous reſte,
Et que iuſte vne fois il s'eſt priué d'appuy
Perdant pour regner ſeul deux meſchans comme luy.
Luy mort nous n'auons point de vangeur ny de maiſtre,
Auec la liberté Rome s'en va renaiſtre,
Et nous meriterons le nom de vrays Romains
Si le joug qui l'accable eſt brisé par nos mains.
Prenons l'occaſion tandis qu'elle eſt propice,
Demain au Capitole il fait vn ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & faiſons en ces lieux
Iuſtice à tout le monde à la face des Dieux:
Là preſque pour ſa ſuite il n'a que noſtre troupe,
C'eſt de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe,
Et ie veux pour ſignal que cette meſme main
Luy donne au lieu d'encens d'vn poignard dans le ſein.
Ainſi d'vn coup mortel la victime frappée
Fera voir ſi ie ſuis du ſang du grand Pompée,
Faites voir apres moy ſi vous vous ſouuenez
Des illuſtres ayeux de qui vous eſtes nez.
A peine ay-je acheué que chacun renouuelle
Par vn noble ſerment le vœu d'eſtre fidelle,

L'occaſion leur plaiſt, mais chacun veut pour ſoy
L'honneur du premier coup que i'ay choiſi pour moy:
La raiſon regle enfin l'ardeur qui les emporte,
Maxime & la moitié s'aſſeurent de la porte,
L'autre moitié me ſuit & doit l'enuironner,
Preſte au moindre ſignal que ie voudray donner.
Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en ſommes.
Demain i'attens la haine, ou la faueur des hommes,
Le nom de parricide, ou de liberateur,
Céſar celuy de Prince, ou bien d'vſurpateur.
Du ſuccez qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou noſtre gloire, ou noſtre ignominie,
Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les deteſte morts, les adore viuans.
Pour moy, ſoit que le Ciel me ſoit dur, ou propice,
Qu'il m'éleue à la gloire, ou me liure au ſupplice,
Que Rome ſe declare, ou pour, ou contre nous,
Mourant pour vous ſeruir tout me ſemblera doux.

ÆMILIE.

Ne crain point de ſuccez qui ſoüille ta memoire,
Le bon & le mauuais ſont égaux pour ta gloire,
Et dans vn tel deſſein le manque de bon-heur
Met en peril ta vie & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Caſſie,

La ſplendeur de leurs noms en eſt-elle obſcurcie?
Ont-ils perdu celuy de derniers des Romains?
Et ſont-ils morts entiers auecque leurs deſſeins?
Leur memoire dans Rome eſt encor precieuſe
Autant que de Céſar la vie eſt odieuſe,
Si leur vainqueur y regne, ils y ſont regrettez,
Et par les vœux de tous leurs pareils ſouhaittez.
Va marcher ſur leurs pas où l'honneur te conuie,
Mais ne pers pas le ſoin de conſeruer ta vie,
Souuien-toy du beau feu dont nous ſommes eſpris,
Qu'auſſi bien que la gloire Æmilie eſt ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faueurs t'attendent,
Que tes iours me ſont chers, que les miens en dependent,
Et que... Mais quel ſujet méne Euandre vers nous?

SCENE IV.

CINNA, ÆMILIE, EVANDRE, FVLVIE.

EVANDRE.

SEigneur, Céſar vous mãde, & Maxime auec vous.

CINNA.

Et Maxime auec moy! le ſçais-tu bien, Euandre?

EVANDRE.

Polyclete eſt encor chez vous à vous attendre,
Et fuſt venu luy-meſme auec moy vous chercher,
Si ma dexterité n'euſt ſçeu l'en empeſcher:
Ie vous en donne aduis de peur d'vne ſurpriſe,
Il preſſe fort.

ÆMILIE.

Mander les chefs de l'entrepriſe!
Tous deux! en meſme temps! vous eſtes découuers.

CINNA.

Eſperons mieux, de grace.

ÆMILIE.

Ah! Cinna, ie te pers,
Et les Dieux obſtinez à nous donner vn maiſtre
Parmy tes vrais amis ont meſlé quelque traiſtre,
Il n'en faut point douter, Auguſte a tout apris,
Quoy, tous deux! & ſi toſt que le conſeil eſt pris!

CINNA.

Ie ne vous puis celer que ſon orare m'eſtonne,
Mais ſouuent il m'appelle auprés de ſa perſonne,
Maxime eſt comme moy de ſes plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-eſtre en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingenieux à te tromper toy-meſme,
Cinna, ne porte point mes maux iuſqu'à l'extréme,

Et puiſque deſormais tu ne me peux vanger,
Dérobbe au moins ta teſte à ce mortel danger,
Fuy d'Auguſte irrité l'implacable colere;
Ie verſe aſſez de pleurs pour la mort de mon pere,
N'aigry point ma douleur par vn nouueau tourment,
Et ne luy permets point de m'oſter mon amant.

CINNA.

Quoy! ſur l'illuſion d'vne terreur Panique
Trahir vos intereſts & la cauſe publique!
Par cette lâcheté moy-meſme m'accuſer,
Et tout abandonner quand il faut tout oſer!
Que feront nos amis ſi vous eſtes deçeuë?

ÆMILIE.

Mais que deuiendras-tu ſi l'entrepriſe eſt ſçeuë?

CINNA.

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas,
Vous la verrez brillante au bord des précipices
Se couronner de gloire en brauant les ſupplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Ie deuiendrois ſuſpect à tarder dauantage:
Adieu, raffermiſſez ce genereux courage,
S'il faut ſubir le coup d'vn deſtin rigoureux,

Ie

Ie mourray tout enſemble heureux, & malheureux,
Heureux pour vous ſeruir d'abandonner la vie,
Malheureux de mourir ſans vous auoir ſeruie.

ÆMILIE.

Oüy, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,
Mon trouble ſe diſſipe & ma raiſon reuient,
Pardonne à mon amour cette indigne foibleſſe,
Tu voudrois fuyr en vain, Cinna, ie le confeſſe,
Si tout eſt découuert Auguſte a ſçeu pouruoir
A ne te laiſſer pas ta fuite en ton pouuoir:
Porte, porte chez luy cette maſle aſſeurance
Digne de noſtre amour, digne de ta naiſſance,
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen Romain,
Et par vn beau trépas couronne vn beau deſſein.
Ne crain pas qu'apres toy rien icy me retienne,
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur auſſi-toſt perçé des meſmes coups....

CINNA.

Ah! ſouffrez que tout mort ie viue encor en vous,
Et du moins en mourant permettez que i'eſpere
Que vous ſçaurez vanger l'amant auec le pere.
Dans vn ſi grand peril vos iours ſont aſſeurez,
Vos deſſeins ne ſont ſçeus d'aucun des conjurez,
Et décruant tantoſt les miſeres Romaines

Ie leur ay teu la mort qui fait naiſtre nos haines,
De peur que trop d'ardeur touchant vos intereſts
Sur mon viſage émeu ne peigniſt nos ſecrets,
Noſtre amour n'eſt cognu que d'Euandre & Fuluie.

ÆMILIE.

Auec moins de frayeur ie vay donc chez Liuie,
Puiſque dans ton peril il me reſte vn moyen
De faire agir pour toy ſon credit & le mien:
Mais ſi mon amitié par là ne te deliure,
N'eſpere pas qu'en fin ie vueille te ſuruiure,
Ie fay de ton deſtin des regles à mon ſort,
Et j'obtiendray ta vie, ou ie ſuiuray ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faueur moins cruelle à vous-meſme.

ÆMILIE.

Va-t'en, & ſouuien-toy ſeulement que ie t'ayme.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AVGVSTE, CINNA, MAXIME.

Troupe de Courtisans.

AVGVSTE.

QVE chacun se retire, & qu'aucun n'entre icy,
Vous Cinna demeurez, & vous Maxime aussi.
Cét empire absolu sur la terre & sur l'onde,
Ce pouuoir souuerain que i'ay sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, & ce superbe rang
Qui m'a jadis cousté tant de peine & de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'vn courtisan flatteur la presence importune,

N'eſt que de ces beautez dont l'éclat ébloüit,
Et qu'on ceſſe d'aymer ſi toſt qu'on en joüit.
L'ambition déplaiſt quand elle eſt aſſouuie,
D'vne contraire ardeur ſon ardeur eſt ſuiuie,
Et comme noſtre eſprit iuſqu'au dernier ſoûpir
Touſiours vers quelque objet pouſſe quelque deſir,
Il ſe raméne en ſoy n'ayant plus où ſe prendre,
Et monté ſur le faiſte il aſpire à deſcendre.
I'ay ſouhaité l'Empire, & i'y ſuis paruenu,
Mais en le ſouhaitant ie ne l'ay pas cognu,
Dans ſa poſſeſſion i'ay trouué pour tous charmes,
D'effroyables ſoucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos,
Point de plaiſir ſans trouble, & iamais de repos.
Sylla m'a precedé dans ce pouuoir ſupréme,
Le grand Céſar mon pere en a jouy de meſme,
Sylla s'en eſt démis, mon pere l'a gardé,
Differens en leur fin comme en leur procedé:
L'vn cruel & barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme vn bon citoyen dans le ſein de ſa ville,
L'autre tout debonnaire, au milieu du Senat,
A veu trancher ſes iours par vn aſſaſſinat.
Ces exemples recens ſuffiroient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe deuoit conduire,

L'vn m'inuite à le ſuiure, & l'autre me fait peur:
Mais l'exemple ſouuent n'eſt qu'vn miroir trompeur,
Et l'ordre du deſtin qui géne nos penſées
N'eſt pas touſiours écrit dans les choſes paſſées:
Quelquefois l'vn ſe briſe où l'autre s'eſt ſauué,
Et par où l'vn perit vn autre eſt conſerué.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine;
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mecéne,
Pour reſoudre ce point auec eux debatu
Prenez ſur mon eſprit le pouuoir qu'ils ont eu:
Ne conſiderez point cette grandeur ſupréme
Odieuſe aux Romains & peſante à moy-meſme,
Traitez-moy comme amy, non comme ſouuerain,
Rome, Auguſte, l'Eſtat, tout eſt en vôtre main,
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique
Sous les loix d'vn Monarque, ou d'vne Republique,
Vôtre aduis eſt ma regle, & par ce ſeul moyen
Ie veux eſtre Empereur, ou ſimple citoyen.

CINNA.

Mal-gré noſtre ſurpriſe & mon inſuffiſance,
Ie vous obeïray, Seigneur, ſans complaiſance,
Et mets bas le reſpect qui pourroit m'empeſcher
De combattre vn aduis où vous ſemblez pancher.
Souffrez-le d'vn eſprit jaloux de vôtre gloire

Que vous allez ſoüiller d'vne tache trop noire
Si vous laiſſant ſeduire à ces impreßions
Vous-meſme condamnez toutes vos actions,
On ne renonce point aux grandeurs legitimes,
On garde ſans remords ce qu'on acquiert ſans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte eſt noble, grand, exquis,
Plus qui l'oſe quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuſe marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,
Vous l'eſtes iuſtement, & c'eſt ſans attentat
Que vous auez changé la forme de l'Eſtat,
Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre,
Qui ſous les loix de Rome a mis toute la terre,
Vos armes l'ont conquiſe, & tous les conquerans
Pour eſtre vſurpateurs ne ſont pas des tyrans:
Lors que noſtre valeur nous gagne vne Prouince,
Gouuernant iuſtement on deuient iuſte Prince.
C'eſt ce que fit Céſar, il vous faut aujourd'huy
Condamner ſa memoire, ou faire comme luy:
Si le pouuoir ſupréme eſt blâmé par Auguſte,
Céſar fut vn tyran, & ſon trépas fut iuſte,
Et vous deuez aux Dieux compte de tout le ſang
Dont vous l'auez vangé pour monter à ſon rang.
Mais ſa mort vous fait peur? Seigneur, les deſtinées

D'vn ſoin bien plus exact veillent ſur vos années,
On a dix fois ſur vous attenté ſans effet,
Et qui l'a voulu perdre au meſme inſtant l'a fait.
On entreprend aſſez, mais aucun n'execute,
Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de Brute,
Enfin s'il faut attendre vn ſemblable reuers,
Il eſt beau de mourir maiſtre de l'Vniuers.
C'eſt ce qu'en peu de mots i'oſe dire, & i'eſtime
Que ce peu que i'ay dit eſt l'aduis de Maxime.

MAXIME.

Oüy, i'accorde qu'Auguſte a droit de conſeruer
L'Empire où ſa vertu l'a fait ſeule arriuer,
Et qu'au prix de ſon ſang, au peril de ſa teſte,
Il a fait de l'Eſtat vne iuſte conqueſte:
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quitter
Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter,
Qu'il accuſe par là Céſar de tyrannie,
Qu'il approuue ſa mort, c'eſt ce que ie dénie.
Rome eſt à vous, Seigneur, l'Empire eſt voſtre bien,
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien,
Il le peut à ſon choix garder ou s'en défaire,
Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et ſeriez deuenu pour auoir tout dompté
Eſclaue des grandeurs où vous eſtes monté?

Poſſedez-les, Seigneur, ſans qu'elles vous poſſedent,
Loing de vous captiuer, ſouffrez qu'elles vous cedent,
Et faites hautement cognoiſtre enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont eſt au deſſous de vous.
Voſtre Rome autrefois vous donna la naiſſance,
Vous luy voulez donner voſtre toute-puiſſance,
Et Cinna vous impute à crime capital,
La liberalité vers le pays natal!
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la meſme vertu la gloire eſt donc flétrie,
Et ce n'eſt qu'vn object digne de nos mépris,
Si de ſes plus hauts faits l'infamie eſt le prix.
Ie veux bien aduoüer qu'vne action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle,
Mais ce n'eſt pas vn crime indigne de pardon
Quand la recognoiſſance eſt au deſſus du don.
Suiuez, ſuiuez, Seigneur, le Ciel qui vous inſpire,
Voſtre gloire redouble à mépriſer l'Empire,
Et vous ſerez fameux chez la poſterité
Moins pour l'auoir conquis, que pour l'auoir quitté.
Le bon-heur peut conduire à la grandeur ſupréme,
Mais pour y renoncer il faut la vertu meſme,
Et peu de genereux vont iuſqu'à dédaigner
Apres vn ſceptre acquis la douceur de regner.

Conſiderez

Considerez d'ailleurs que vous regnez dans Rome,
Ou de quelque façon que vostre Cour vous nomme,
On hait la Monarchie, & le nom d'Empereur
Cachant celuy de Roy ne fait pas moins d'horreur.
Ils passent pour tyran quiconque s'y fait maistre,
Qui le sert pour esclaue, & qui l'ayme pour traistre,
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abatu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en auez, Seigneur, des preuues trop certaines,
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines,
Peut-estre que l'vnzieſme eſt preſte d'éclater,
Et que ce mouuement qui vous vient agiter
N'eſt qu'vn aduis ſecret que le Ciel vous enuoye,
Qui pour vous conſeruer n'a plus que cette voye.
Ne vous expoſez plus à ces fameux reuers,
Il eſt beau de mourir maiſtre de l'vniuers,
Mais la plus belle mort ſoüille noſtre memoire
Quand nous auons pû viure auecque plus de gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit icy préualoir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous deuez vouloir,
Et cette liberté qui luy ſemble ſi chere
N'eſt pour Rome, Seigneur, qu'vn bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'vtile, & qui n'approche pas

De celuy qu'vn bon Prince apporte à ſes Eſtats.
Auec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Auecque iugement punit & recompenſe,
Ne precipite rien de peur d'vn ſucceſſeur,
Et diſpoſe de tout en iuſte poſſeſſeur.
Mais quand le peuple eſt maiſtre on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raiſon iamais ne ſe conſulte,
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
Les Magiſtrats donnez aux plus ſeditieux,
Ces petits Souuerains qu'il fait pour vne année,
Voyant d'vn temps ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font auorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celuy qui les ſuit:
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dedans le champ d'autruy largement ils moiſſonnent,
Aſſeurez que chacun leur pardonne aiſément
Eſperant à ſon tour vn pareil traitement.
Le pire des Eſtats c'eſt l'Eſtat populaire.

AVGVSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire,
Cette hayne des Roys que depuis cinq cens ans
Auec le premier laict ſuccent tous ſes enfans
Pour l'arracher des cœurs eſt trop enracinée.

MAXIME.

Oüy, Seigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obſtinée,
Son peuple qui s'y plaiſt en fuit la gueriſon,
Sa couſtume l'emporte & non pas la raiſon,
Et cette vieille erreur que Cinna veut abatre
Eſt vne heureuſe erreur dont elle eſt idolâtre,
Par qui le monde entier rangé deſſous ſes loix
L'a veu cent fois marcher ſur la teſte des Roys,
Son Eſpargne s'enfler du ſac de leurs Prouinces,
Que luy pouuoient de plus donner les meilleurs Princes?
I'oſe dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne ſont pas bien reçeus toutes ſortes d'Eſtats,
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature
Qu'on ne ſçauroit changer ſans luy faire vne injure,
Telle eſt la loy du Ciel dont la ſage equité
Séme dans l'Vniuers cette diuerſité:
Les Macedoniens aiment le Monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique,
Les Parthes, les Perſans veulent des Souuerains,
Et le ſeul Conſulat eſt bon pour les Romains.

CINNA.

S'il eſt vray que du Ciel la prudence infinie
Depart à chaque peuple vn different Genie,
Il eſt certain auſſi que cét ordre des Cieux

Change ſelon les temps comme ſelon les lieux.
Rome a receu des Roys ſes murs & ſa naiſſance,
Elle tient des Conſuls ſa gloire & ſa puiſſance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontez
Le comble ſouuerain de ſes proſperitez.
Sous vous l'Eſtat n'eſt plus en pillage aux armées,
Les portes de Ianus par vos mains ſont fermées,
Ce que tous ſes Conſuls n'ont pû faire deux fois,
Et qu'a fait auant eux le ſecond de ſes Roys.

MAXIME.

Les changemens d'Eſtat que fait l'ordre Celeſte
Ne couſtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt vn ordre des Dieux qui iamais ne ſe rompt
De nous vendre bien cher les grãds biens qu'ils nous font,
L'exil des Tarquins meſme enſanglanta nos terres,
Et nos premiers Conſuls nous ont couſté des guerres.

MAXIME.

Donc voſtre ayeul Pompée au Ciel a reſiſté
Quand il a combatu pour noſtre liberté?

CINNA.

Si le Ciel n'euſt voulu que Rome l'euſt perduë,
Par les mains de Pompée il l'auroit defenduë,
Il a choiſi ſa mort pour ſeruir dignement

D'vne marque eternelle à ce grand changement,
Et deuoit cét honneur aux Manes d'vn tel homme
D'emporter auec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne ſert qu'à l'éblouyr,
Et ſa propre grandeur l'empeſche d'en jouyr:
Depuis qu'elle ſe voit la maiſtreſſe du monde,
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde,
Et que ſon ſein fecond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puiſſans que des Rois,
Les grands pour s'affermir achetant les ſuffrages
Tiennent pompeuſement leurs maiſtres à leurs gages,
Qui par des fers dorez ſe laiſſant enchaiſner
Reçoiuent d'eux les loix qu'ils penſent leur donner.
Enuieux l'vn de l'autre ils ménent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en ſanglantes ligues:
Ainſi de Marius Sylla deuint jaloux,
Céſar de mon ayeul, Marc Antoine de vous,
Ainſi la liberté ne peut plus eſtre vtile
Qu'à former les fureurs d'vne guerre ciuile,
Lors que par vn deſordre à l'vniuers fatal
L'vn ne veut point de maiſtre, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour ſauuer Rome, il faut qu'elle s'vniſſe
En la main d'vn bon Chef à qui tout obeïſſe,
Et ſi voſtre bonté la veut fauoriſer

Oſtez luy les moyens de ſe plus diuiſer.
Sylla quittant la place enfin bien vſurpée
N'a fait qu'ouurir le champ à Céſar & Pompée
Que le malheur du temps ne nous euſt pas fait voir
S'il euſt dans ſa famille aſſeuré ſon pouuoir.
Qu'a fait du grand Céſar le cruel parricide
Qu'éleuer contre vous Antoine auec Lepide
Qui n'euſſent pas détruit Rome par les Romains
Si Céſar euſt laiſſé l'Empire entre vos mains?
Vous la replongerez en quittant cét Empire
Dans les maux dont à peine encor elle reſpire,
Et de ce peu, Seigneur, qui luy reſte de ſang
Vne guerre nouuelle épuiſera ſon flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
Voſtre Rome à genoux vous parle par ma bouche,
Conſiderez le prix que vous auez couſté,
Non pas qu'elle vous croye auoir trop achepté,
Des maux qu'elle a ſoufferts elle eſt trop bien payée,
Mais vne iuſte peur tient ſon ame effrayée;
Si jaloux de ſon heur & las de commander
Vous luy rendez vn bien qu'elle ne peut garder,
S'il luy faut à ce prix en achepter vn autre,
Si vous ne preferez ſon intereſt au voſtre,
Si ce funeſte don la met au deſeſpoir,

Ie n'oſe dire icy ce que i'oſe préuoir.
Conſeruez-vous, Seigneur, luy conſeruant vn maiſtre
Sous qui ſon vray bon-heur commence de renaiſtre,
Et daignez aſſeurer le bien commun de tous
Laiſſant vn ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

AVGVSTE.

N'en deliberons plus, cette pitié l'emporte,
Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus forte,
Et quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriuer,
Ie conſens à me perdre afin de la ſauuer.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain ſoûpire,
Cinna, par vos conſeils ie retiendray l'Empire,
Mais ie le retiendray pour vous en faire part.
Ie ſçay bien que vos cœurs n'ont point pour moy de fard,
Et que chacun de vous dans l'aduis qu'il me donne
Regarde ſeulement l'Eſtat & ma perſonne,
Voſtre amour pour tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et ie veux que chacun en reçoiue le prix.
Maxime, ie vous fais Gouuerneur de Sicile,
Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'eſt pour moy que vous gouuernerez,
Et que ie répondray de ce que vous ferez.
Pour eſpouſe, Cinna, ie vous donne Æmilie,

Vous ſçauez qu'elle tient la place de Iulie,
Et que ſi nos malheurs & la neceſsité
M'ont fait traiter ſon pere auec ſeuerité,
Mon Eſpargne depuis en ſa faueur ouuerte
Doit auoir adoucy l'aigreur de cette perte:
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner,
Vous n'eſtes pas pour elle vn homme à dédaigner,
Ie preſume pluſtoſt qu'elle en ſera rauie.
Adieu, i'en veux porter la nouuelle à Liuie.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

QVel eſt voſtre deſſein apres ces beaux diſcours?

CINNA.

Le meſme que i'auois, & que i'auray touſiours.

MAXIME.

Vn Chef de conjurez flatte la tyrannie!

CINNA.

Vn Chef de conjurez la veut voir impunie!

MAXIME.

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouuez juger
Que ie veux l'affranchir enſemble & la vanger.
Auguſte aura ſaoulé ſes damnables enuies,
Pillé iuſqu'aux autels, ſacrifié nos vies,
Remply les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quitte apres pour l'effet d'vn remords!
Quand le Ciel par nos mains à le punir s'apreſte,
Vn lâche repentir garantira ſa teſte!
C'eſt trop ſemer d'apas, & c'eſt trop inuiter
Par ſon impunité quelqu'autre à l'imiter,
Vangeons nos citoyens, & que ſa peine eſtonne
Quiconque apres ſa mort aſpire à la Couronne,
Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé,
S'il euſt puny Sylla, Céſar euſt moins oſé.

MAXIME.

Mais la mort de Céſar que vous trouuez ſi iuſte
A ſeruy de pretexte aux cruautez d'Auguſte,
Voulant nous affranchir Brute s'eſt abuſé,
S'il n'euſt puny Céſar, Auguſte euſt moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie, & ſes terreurs Paniques

Ont fait tomber l'Eſtat ſous des loix tyranniques,
Mais nous ne verrons point de pareils accidens
Lors que Rome ſuiura des Chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loing de mettre en éuidence
Si nous nous conduirons auec plus de prudence,
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bon-heur qu'on recherche au peril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins alors qu'on s'imagine
Guerir vn mal ſi grand ſans couper la racine:
Employer la douceur à cette gueriſon,
C'eſt en fermant la playe y verſer du poiſon.

MAXIME.

Vous la vouliez ſanglante & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers iamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Iamais la liberté ne ceſſe d'eſtre aimable,
Et c'eſt touſiours pour Rome vn bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut estre vn bien qu'elle daigne estimer
Quand il vient d'vne main lasse de l'opprimer:
Elle a le cœur trop bon pour se voir auec joye
Le rebut du tyran dont elle fut la proye,
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses presens.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie est vn objet de hayne,
Et cette recompense est pour vous vne peine?

CINNA.

Oüy, mais pour le brauer iusque dans les Enfers,
Quand nous aurons vangé Rome des maux soufferts,
Et que par son trépas ie l'auray meritée,
Ie veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, & qu'apres nostre effort
Les presens du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, amy, que vous puissiez luy plaire
Teint du sang de celuy qu'elle aime comme vn pere,
Car vous n'estes pas homme à la violenter?

CINNA.

Amy, dans ce Palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-estre auec trop d'imprudence

Dans vn lieu ſi mal propre à noſtre confidence.
Sortons, qu'en ſeureté i'examine auec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EVPHORBE.

MAXIME.

LVY-meſme il m'a tout dit, leur flame eſt mutuelle,
Il adore Æmilie, il eſt adoré d'elle,
Mais ſans vanger ſon pere il n'y peut aſpirer,
Et c'eſt pour l'acquerir qu'il nous fait conſpirer.

EVPHORBE.

Ie ne m'eſtonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance,
Sa ligue ſe romproit s'il s'en eſtoit démis,
Et tous vos conjurez deuiendroient ſes amis.

MAXIME.

Ils ſeruent abuſez la paſſion d'vn homme
Qui n'agit que pour ſoy feignant d'agir pour Rome,
Et moy par vn malheur qui n'eut iamais d'égal
Ie penſe ſeruir Rome & ie ſers mon riual.

EVPHORBE.

Vous eſtes ſon riual!

MAXIME.

Oüy, i'ayme ſa maiſtreſſe,
Et l'ay caché touſiours auec aſſez d'adreſſe,
Mon amour incognuë auant que d'éclater
Par quelque grand exploit la vouloit meriter:
Cependant par mes mains ie voy qu'il me l'enléue,
Son deſſein fait ma perte, & c'eſt moy qui l'achéue,
I'auance des ſuccez dont i'attens le trépas,
Et pour m'aſſaſſiner ie luy preſte mon bras.
Que l'amitié me plonge en vn malheur extréme!

EVPHORBE.

L'iſſuë en eſt aisée, agiſſez pour vous-meſme,
D'vn deſſein qui vous perd rompez le coup fatal,
Gaignez vne maiſtreſſe accuſant vn riual,
Auguſte à qui par là vous ſauuerez la vie
Ne vous pourra iamais refuſer Æmilie.

MAXIME.

Quoy, trahir mon amy!

EVPHORBE.

L'amour rend tout permis,
Vn veritable amant ne cognoiſt point d'amis,
Et meſme auec iuſtice on peut trahir vn traiſtre
Qui pour vne maiſtreſſe oſe trahir ſon maiſtre.
Oubliez l'amitié comme luy les bien-faits.

MAXIME.

Vn exemple à faillir n'autoriſe iamais.

EVPHORBE.

Sa faute contre luy vous rend tout legitime,
On n'eſt point criminel quand on punit vn crime.

MAXIME.

Vn crime par qui Rome obtient ſa liberté!

EVPHORBE.

Craignez tout d'vn eſprit ſi plein de lâcheté.
L'intereſt du pays n'eſt point ce qui l'engage,
Le ſien, & non la gloire, anime ſon courage,
Il aimeroit Céſar s'il n'eſtoit amoureux,
Et n'eſt enfin qu'ingrat, & non pas genereux.
Penſez-vous auoir leu iuſqu'au fond de ſon ame?
Sous la cauſe publique il vous cachoit ſa flame,
Et peut cacher encor ſous cette paſſion

Les deteſtables feux de ſon ambition.
Peut-eſtre qu'il pretend apres la mort d'Octaue
Au lieu d'affranchir Rome en faire ſon eſclaue,
Qu'il vous conte deſia pour vn de ſes ſujets,
Ou que ſur voſtre perte il fonde ſes projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuſer ſans nommer tout le reſte?
A tous nos conjurez l'aduis ſeroit funeſte,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage auec nous le ſeul bien du pays.
D'vn ſi lâche deſſein mon ame eſt incapable,
Il perd trop d'innocens pour punir vn coupable,
I'oſe tout contre luy, mais ie crains tout pour eux.

EVPHORBE.

Auguſte s'eſt laſſé d'eſtre ſi rigoureux,
En ces occaſions ennuyé de ſupplices
Ayant puny les Chefs il pardonne aux complices;
Si toutefois pour eux vous craignez ſon couroux,
Quand vous luy parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous diſputons en vain, & ce n'eſt que folie
De vouloir par ſa perte acquerir Æmilie,
Ce n'eſt pas le moyen de plaire à ſes beaux yeux
Que de priuer du iour ce qu'elle aime le mieux.

Pour

Pour moy i'eſtime peu qu'Auguſte me la donne,
Ie veux gagner ſon cœur pluſtoſt que ſa perſonne,
Et ne fais point d'eſtat de ſa poſſeſſion,
Si ie n'ay point de part à ſon affection.
Puis-je la meriter par vne triple offence?
Ie trahis ſon amant, ie détruis ſa vengeance,
Ie conſerue le ſang qu'elle veut voir perir,
Et i'aurois quelque eſpoir qu'elle me pûſt cherir!

EVPHORBE.

C'eſt ce qu'à dire vray ie voy fort difficile,
L'artifice pourtant vous y peut eſtre vtile,
Il en faut trouuer vn qui la puiſſe abuſer,
Et du reſte, le temps en pourra diſpoſer.

MAXIME.

Mais ſi pour s'excuſer il nomme ſa complice?
S'il arriue qu'Auguſte auec luy la puniſſe?
Puis-je luy demander pour prix de mon rapport
Celle qui nous oblige à conſpirer ſa mort?

EVPHORBE.

Vous pourriez m'oppoſer tant & de tels obſtacles,
Que pour les ſurmonter il faudroit des miracles,
I'eſpere toutefois qu'à force d'y reſuer...

MAXIME.

Va, deuant qu'il ſoit peu ie t'iray retrouuer,

Cinna vient, & ie veux en tirer quelque choſe
Pour t'aller dire apres ce que ie me propoſe.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

VOus me ſemblez penſif.

CINNA.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

MAXIME.

D'vn penſer ſi profond quel eſt le triſte objet?

CINNA.

Æmilie & Céſar, l'vn & l'autre me geſne,
L'vn me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine,
Pleuſt aux Dieux que Céſar auecque tous ſes ſoins
Ou s'en fiſt plus aimer, ou m'aimaſt vn peu moins.
Que ſa bonté touchaſt la beauté qui me charme,
Et la pûſt adoucir comme elle me deſarme.
Ie ſens dedans le cœur mille remords cuiſans
Qui rendent à mes yeux tous ſes bien-faits preſens,

Cette faueur ſi pleine & ſi mal recognuë,
Par vn mortel reproche à tous momens me tuë,
Il me ſemble ſur tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouuoir,
Eſcouter nos aduis, m'applaudir & me dire,
Cinna, par vos conſeils ie retiendray l'Empire,
Mais ie le retiendray pour vous en faire part,
Et ie puis dans ſon ſein enfoncer vn poignard!
Ah pluſtoſt... Mais helas! j'idolatre Æmilie,
Vn ſerment execrable à ſa haine me lie,
L'horreur qu'elle a de luy me le rend odieux,
Des deux coſtez j'offence & ma gloire & les Dieux,
Ie deuiens ſacrilege, ou ie ſuis parricide,
Et vers l'vn ou vers l'autre il faut eſtre perfide.

MAXIME.

Vous n'auiez point tantoſt ces agitations,
Vous paroiſſiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne ſentiez au cœur ny remords ny reproche.

CINNA.

On ne les ſent auſſi que quand le coup approche,
Et l'on ne recognoiſt de ſemblables forfaits
Que quand la main s'apreſte à venir aux effets.
L'ame de ſon deſſein iuſques-là poſſedée
S'attache aueuglément à ſa premiere idée,

Mais alors quel eſprit n'en deuient point troublé?
Ou pluſtoſt quel eſprit n'en eſt point accablé?
Ie croy que Brute meſme à quel point qu'on le priſe
Voulut plus d'vne fois rompre ſon entrepriſe,
Et qu'auant que frapper elle luy fit ſentir
Plus d'vn remords en l'ame & plus d'vn repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquietude,
Il ne ſoupçonna point ſa main d'ingratitude,
Et fut contre vn tyran d'autant plus animé
Qu'il en receut de biens, & qu'il s'en vit aymé.
Comme vous l'imitez, faites la meſme choſe,
Et formez vos remords d'vne plus iuſte cauſe,
De vos lâches conſeils qui ſeuls ont arreſté
Le bon-heur renaiſſant de noſtre liberté.
C'eſt vous ſeul aujourd'huy qui nous l'auez oſtée,
De la main de Céſar Brute l'euſt acceptée,
Et n'euſt iamais ſouffert qu'vn intereſt leger
De vangeance ou d'amour l'euſt remiſe en danger.
N'écoutez plus la voix d'vn tyran qui vous aime
Et vous veut faire part de ſon pouuoir ſupréme,
Mais entendez crier Rome à voſtre coſté,
Rends moy, rends moy, Cinna, ce que tu m'as oſté,
Et ſi tu m'as tantoſt preferé ta maiſtreſſe,

Ne me prefere pas le tyran qui m'oppreſſe.

CINNA.

Amy, n'accable plus vn eſprit malheureux
Qui meſme fait en lâche vn acte genereux.
Enuers nos citoyens ie ſçay quelle eſt ma faute,
Et leur rendray bien-toſt tout ce que ie leur oſte,
Mais pardonne aux abois d'vne vieille amitié
Qui ne peut expirer ſans me faire pitié,
Et laiſſe-moy, de grace, attendant Æmilie
Donner vn libre cours à ma melancolie,
Mon chagrin t'importune, & le trouble où ie ſuis
Veut de la ſolitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre conte à l'objet qui vous bleſſe
De la bonté d'Octaue, & de voſtre foibleſſe,
L'entretien des amans veut vn entier ſecret:
Adieu, ie me retire en confident diſcret.

SCENE III.

CINNA.

Que tu ſçais mal nommer le glorieux empire
Du noble ſentiment que la vertu m'inſpire,
Et que l'honneur oppoſe au coup precipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté!
Mais pluſtoſt qu'à bon droit tu le nommes foibleſſe,
Puiſqu'il deuient ſi foible auprés d'vne maiſtreſſe,
Qu'il reſpecte vn amour qu'il déuroit étouffer,
Ou s'il l'oſe combatre, il n'oſe en triomfer!
En ces extremitez quel conſeil dois-je prendre?
De quel coſté pancher? à quel party me rendre?
Qu'vne ame genereuſe a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là i'eſpere de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vangeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naiſſance,
N'ont point aſſez d'apas pour flater ma raiſon
S'il les faut acquerir par vne trahiſon,
S'il faut perçer le flanc d'vn Prince magnanime,
Qui du peu que ie ſuis fait vne telle eſtime,

Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour regner de conſeils que les miens,
O coup, ô trahiſon trop indigne d'vn homme!
Dure, dure à iamais l'eſclauage de Rome,
Periſſe mon amour, periſſe mon eſpoir
Pluſtoſt de que ma main parte vn crime ſi noir.
Quoy! ne m'offre-t'il pas tout ce que ie ſouhaite,
Et qu'au prix de ſon ſang ma paſſion achepte?
Pour jouyr de ſes dons faut-il l'aſſaſſiner?
Et faut-il luy rauir ce qu'il me veut donner?
Mais ie dépends de vous, ô ſerment temeraire,
O haine d'Æmilie, ô ſouuenir d'vn pere,
Ma foy, mon cœur, mon bras, tout vous eſt engagé,
Et ie ne puis plus rien que par voſtre congé.
C'eſt à vous à regler ce qu'il faut que ie face,
C'eſt à vous, Æmilie, à luy donner ſa grace,
Vos ſeules volontez preſident à ſon ſort,
Et tiennent en mes mains & ſa vie & ſa mort.
O Dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable,
Et puiſque de ſes loix ie ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes deſirs ie la puiſſe fléchir.
Mais voicy de retour cette belle inhumaine.

SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FVLVIE.

ÆMILIE.

GRaces aux Dieux, Cinna, ma frayeur estoit vaine,
Tes amis genereux n'ont point manqué de foy,
Et ne m'ont point reduite à m'employer pour toy,
Octaue en ma presence a tout dit à Liuie,
Et par cette nouuelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le desaduoüerez-vous, & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bien-heureux effet?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plustost en la vostre.

ÆMILIE.

Ie suis tousiours moy-mesme, & mon cœur n'est point autre,

Me

Me donner à Cinna, c'eſt ne luy donner rien,
C'eſt ſeulement luy faire vn preſent de ſon bien.

CINNA.

Vous pouuez toutefois... O Ciel! l'oſay-je dire!

ÆMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu?

CINNA.

Ie tremble, ie ſoûpire,
Et ſi nos cœurs eſtoient conformes en deſirs,
Ie n'aurois pas beſoin d'expliquer mes ſoûpirs:
Ainſi ie ſuis trop ſeur que ie vay vous déplaire,
Mais ie n'oſe parler & ie ne me puis taire.

ÆMILIE.

C'eſt trop me geſner, parle.

CINNA.

Il faut vous obeyr,
Ie vay donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Ie vous aime, Æmilie, & le Ciel me foudroye
Si cette paſſion ne fait toute ma joye,
Et ſi ie ne vous aime auec toute l'ardeur
Que peut vn bel objet attendre d'vn grand cœur:
Mais voyez à quel prix vous me donnez voſtre ame,
En me rendant heureux, vous me rendez infame,
Cette bonté d'Auguſte....

ÆMILIE.

Il ſuffit, ie t'entends,
Ie voy ton repentir & tes vœux inconſtans,
Les faueurs du tyran emportent tes promeſſes,
Tes feux & tes ſermens cedent à ſes careſſes,
Et ton eſprit credule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouuant tout peut auſſi me donner,
Tu me veux de ſa main pluſtoſt que de la mienne:
Mais ne croy pas qu'ainſi iamais ie t'apartienne.
Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,
Ietter vn Roy du trône & donner ſes Eſtats,
De ſes proſcriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le monde,
Mais le cœur d'Æmilie eſt hors de ſon pouuoir.

CINNA.

Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que ie le veux deuoir:
Ie ſuis touſiours moy-meſme, & ma foy touſiours pure,
La pitié que ie ſens ne me rend point parjure,
I'obey ſans reſerue à tous vos mouuemens,
Et prends vos intereſts par-delà mes ſermens.
I'ay pû, vous le ſçauez, ſans parjure & ſans crime
Vous laiſſer échapper cette illuſtre victime,
Céſar ſe dépoüillant du pouuoir ſouuerain
Nous oſtoit tout prétexte à luy perçer le ſein,

La conjuration s'en alloit diſſipée,
Vos deſſeins auortez, voſtre haine trompée,
Moy ſeul i'ay raffermy ſon eſprit eſtonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traiſtre! & tu veux que moy-meſme
Ie retienne ta main! qu'il viue, & que ie l'aime!
Que ie ſois le butin de qui l'oſe épargner,
Et le prix du conſeil qui le force à regner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand ie vous ay ſeruie,
Sans moy vous n'auriez plus de pouuoir ſur ſa vie,
Et malgré ſes bienfaits ie rends tout à l'amour
Quand ie veux qu'il periſſe ou vous doiue le iour.
Auec les premiers vœux de mon obeyſſance
Souffrez ce foible effort de ma recognoiſſance,
Que ie tâche de vaincre vn indigne couroux,
Et vous donner pour luy l'amour qu'il a pour vous.
Vne ame genereuſe & que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide,
Elle en hait l'infamie attachée au bon-heur,
Et n'accepte aucun bien aux deſpens de l'honneur.

ÆMILIE.

Ie fais gloire pour moy de cette ignominie,

La perfidie eſt noble enuers la tyrannie,
Et quand il faut répandre vn ſang ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus genereux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de voſtre haine.

ÆMILIE.

Ie me fais des vertus dignes d'vne Romaine.

CINNA.

Vn cœur vrayment Romain....

ÆMILIE.

Oſe tout pour rauir
Et le ſang & la vie à qui le fait ſeruir,
Il fuit plus que la mort la honte d'eſtre eſclaue.

CINNA.

C'eſt l'eſtre auec honneur que de l'eſtre d'Octaue,
Et nous voyons ſouuent des Roys à nos genoux
Implorer la faueur d'eſclaues tels que nous.
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des Diadémes,
Il nous fait ſouuerains ſur leurs grandeurs ſuprémes,
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impoſe vn joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe!
Pour eſtre plus qu'vn Roy tu te crois quelque choſe!

Aux deux bouts de la terre en eſt-il d'aſſez vain
Pour pretendre égaler vn citoyen Romain?
Antoine ſur ſa teſte attira noſtre haine
En ſe deshonorant pour l'amour d'vne Reyne:
Attale, ce grand Roy dans la pourpre blanchy
Qui du peuple Romain ſe nommoit l'affranchy,
Quand de toute l'Aſie il ſe fuſt veu l'arbitre,
Euſt encor moins priſé ſon trône que ce tiltre.
Souuien-toy de ton nom, ſouſtien ſa dignité,
Et prenant d'vn Romain la generoſité,
Sçache qu'il n'en eſt point que le Ciel n'ait fait naiſtre
Pour commander aux Roys, & pour viure ſans maiſtre.

CINNA.

Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les aſſaſſins, & punit les ingrats,
Et quoy qu'on entreprenne, & quoy qu'on execute,
Quand il éleue vn trône il en vange la cheute,
Il ſe met du party de ceux qu'il fait regner,
Le coup dont on les tuë eſt long temps à ſeigner,
Et quand à les punir il a pû ſe reſoudre,
De pareils chaſtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Dy que de leur party toy-meſme tu te rends
De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Ie ne t'en parle plus, va, ſers la tyrannie,
Abandonne ton ame à ſon lâche Genie,
Et pour rendre le calme à ton eſprit flottant
Oublie & ta naiſſance & le prix qui t'attend.
Ie ſçauray bien ſans toy dans ma noble colere
Vanger les fers de Rome & le ſang de mon pere;
I'aurois deſia l'honneur d'vn ſi fameux trépas,
Si l'amour iuſqu'icy n'euſt arreſté mon bras.
C'eſt luy qui ſous tes loix me tenant aſſeruie
M'a fait en ta faueur prendre ſoin de ma vie,
Seule contre vn tyran en le faiſant perir
Par les mains de ſa garde il me falloit mourir,
Ie t'euſſe par ma mort deſrobé ta captiue,
Et comme pour toy ſeul l'amour veut que ie viue,
I'ay voulu, mais en vain, me conſeruer pour toy,
Et te donner moyen d'eſtre digne de moy.
Pardonnez-moy, grands Dieux, ſi ie me ſuis trompée
Quand i'ay penſé cherir vn neueu de Pompée,
Et ſi d'vn faux ſemblant mon eſprit abusé
A fait choix d'vn eſclaue en ſon lieu ſupposé.
Ie t'ayme toutefois, tel que tu puiſſes eſtre,
Tu te plains d'vn amour qui te veut rendre traiſtre,
Mille autres à l'enuy receuroient cette loy
S'ils pouuoient m'acquerir à meſme prix que toy:

Mais n'apprehende pas qu'vn autre ainſi m'obtienne,
Vy pour ton cher tyran tandis que ie meurs tienne,
Mes iours auec les ſiens ſe vont precipiter
Puiſque ta lâcheté n'oſe me meriter.
Vien me voir dans ſon ſang & dans le mien baignée
De ma ſeule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'vn eſprit ſatisfait:
N'accuſe point mon ſort, c'eſt toy ſeul qui l'as fait,
Ie deſcens dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me ſuit qui t'eſtoit deſtinée,
Ie meurs en détruiſant vn pouuoir abſolu,
Mais ie viurois à toy ſi tu l'auois voulu.

CINNA.

Et bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut vanger vn pere,
Il faut ſur vn tyran porter de iuſtes coups,
Mais aprenez qu'Auguſte eſt moins tyran que vous.
S'il nous oſte à ſon gré nos biens, nos iours, nos femmes,
Il n'a point iuſqu'icy tyrannisé nos ames,
Mais l'empire inhumain qu'exerçent vos beautez
Force iuſqu'aux eſprits & iuſqu'aux volontez:
Vous me faites priſer ce qui me deshonore,
Vous me faites hayr ce que mon ame adore,
Vous me faites répandre vn ſang pour qui ie dois

Exposer tout le mien & mille & mille fois,
Ie l'ay juré, i'y cours, & vous serez vangée,
Mais ma main aussi-tost dedans mon sein plongée
Aux Manes d'vn tel Prince immolant vostre amant
A ce crime forcé joindra le chastiment,
Et par cette action dans l'autre confonduë
Recouurera sa gloire aussi-tost que perduë.
Adieu.

SCENE V.

ÆMILIE, FVLVIE.

FVLVIE.

VOus auez mis son ame au desespoir.

ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suyue son deuoir.

FVLVIE.

Il va vous obeyr aux despens de sa vie;
Vous en pleurez!

ÆMILIE.

Helas! cours apres luy, Fuluie,

Et

Et ſi ton amitié daigne me ſecourir,
Arrache-luy du cœur ce deſſein de mourir,
Dy luy....

FVLVIE.

Qu'en ſa faueur vous laiſſez viure Auguſte?

ÆMILIE.

Ah! c'eſt faire à ma haine vne loy trop injuſte.

FVLVIE.

Et quoy donc?

ÆMILIE.

Qu'il achéue & dégage ſa foy,
Et qu'il choiſiſſe apres de la mort, ou de moy.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AVGVSTE, EVPHORBE, POLYCLETE.

AVGVSTE.

TOVT ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroyable.

EVPHORBE.

Seigneur, le recit meſme en paroiſt effroyable,
On ne conçoit qu'à force vne telle fureur,
Et la ſeule pensée en fait fremir d'horreur.

AVGVSTE.

Quoy, mes plus chers amis! quoy, Cinna! quoy, Maxi-

Les deux que i'honorois d'vne ſi haute eſtime!
A qui i'ouurois mon cœur, & dont i'auois fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois!
Apres qu'entre leurs mains i'ay remis mon Empire,
Pour m'arracher le iour l'vn & l'autre conſpire!
Encore pour Maxime, il m'en fait aduertir,
Et s'eſt laiſſé toucher à quelque repentir,
Mais Cinna!

EVPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontez d'autant plus ſe mutine:
Luy ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les conjurez fait vn iuſte remords,
Et malgré les frayeurs à leurs regrets meſlées
Il tâche à raffermir leurs ames eſbranlées.

AVGVSTE.

Luy ſeul les encourage, & luy ſeul les ſeduit!
O le plus déloyal que l'Enfer ait produit!
O trahiſon conçeuë au ſein d'vne Furie!
O trop ſenſible coup d'vne main ſi cherie!
Cinna, tu me trahis! Polyclete, écoutez.

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, ſeront executez.

AVGVSTE.

Qu'Eraſte en meſme temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne receuoir le pardon de ſon crime.

EVPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ſe le pardonner.
A peine du Palais il a pû retourner,
Que de tous les coſtez lançant vn œil farouche,
Le cœur gros de ſoûpirs, les ſanglots à la bouche,
Il deteſte ſa vie, & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que ie vous l'ay dit,
Et m'ayant commandé que ie vous aduertiſſe,
Il adjouſte: Dy luy que ie me fais juſtice,
Que ie n'ignore pas ce que j'ay merité;
Puis ſoudain dans le Tibre il s'eſt precipité,
Et l'eau groſſe & rapide & la nuit ſuruenuë
L'ont deſrobé ſur l'heure à ma debile veuë.

AVGVSTE.

Sous ſes iuſtes remords il a trop ſuccombé,
Et s'eſt à mes bontez luy-meſme deſrobé,
Il n'eſt crime enuers moy qu'vn repentir n'efface:
Mais puiſqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pouruoir au reſte, & faites qu'on ait ſoin
De tenir en lieu ſeur ce fidelle témoin.

SCENE II.

AVGVSTE.

Ciel, à qui voulez-vous desormais que ie fie
Les secrets de mon ame, & le soin de ma vie?
Reprenez le pouuoir que vous m'auez commis
Si donnant des sujets il oste les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souueraines (nes,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des hai-
Et si vostre rigueur les condamne à cherir
Ceux que vous animez à les faire perir.
Pour elles rien n'est seur, qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toy-mesme, Octaue, & cesse de te plaindre,
Quoy, tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuues de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougy les champs de Macedoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & reuoy tout d'vn temps
Perouse au sien noyée & tous ses habitans,
Remets dans ton esprit apres tant de carnages
De tes proscriptions les sanglantes images,

Où toy-meſme des tiens deuenu le bourreau
Au ſein de ton tuteur enfonças le couſteau,
Et puis oſe accuſer ton deſtin d'injuſtice
Si les tiens maintenant s'arment pour ton ſupplice,
Et ſi par ton exemple à ta perte guidez
Ils violent les droits que tu n'as pas gardez.
Leur trahiſon eſt juſte & le Ciel l'autoriſe,
Quitte ta dignité comme tu l'as acquiſe,
Rends vn ſang infidelle à l'infidelité
Et ſouffre des ingrats apres l'auoir eſté.
Mais que mon iugement au beſoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe & te pardonne?
Toy dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouuoir ſouuerain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel & fait ſeule mon crime,
Releue pour l'abatre vn trône illegitime,
Et d'vn Zele effronté couurant ſon attentat
S'oppoſe pour me perdre au bon-heur de l'Eſtat?
Donc iuſqu'à l'oublier ie pourrois me contraindre!
Tu viurois en repos apres m'auoir fait craindre!
Non, non, ie me trahis moy-meſme d'y penſer,
Qui pardonne aiſément inuite à l'offenſer,
Puniſſons l'aſſaſſin, proſcriuons les complices.
Mais quoy! touſiours du ſang, & touſiours des ſupplices!

Ma cruauté ſe laſſe & ne peut s'arreſter,
Ie veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter;
Rome a pour ma ruine vne Hydre trop fertile,
Vne teſte coupée en fait renaiſtre mille,
Et le ſang répandu de mille conjurez
Rend mes iours plus maudits & non plus aſſeurez.
Octaue, n'attends plus le coup d'vn nouueau Brute,
Meurs, & deſrobe-luy la gloire de ta cheute,
Meurs, tu ferois pour viure vn lâche & vain effort
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre ieuneſſe
Pour te faire perir tour à tour s'intereſſe,
Meurs, puiſque c'eſt vn mal que tu ne peux guerir,
Meurs en fin puiſqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
Ne vaut pas l'acheter par vn prix ſi funeſte,
Meurs, mais quitte du moins la vie auec éclat,
Eſteins-en le flambeau dans le ſang d'vn ingrat,
A toy-meſme en mourant immole ce perfide,
Contentant ſes deſirs puny ſon parricide,
Fais vn tourment pour luy de ton propre trépas
En faiſant qu'il le voye & n'en jouyſſe pas:
Mais jouyſſons pluſtoſt nous-meſme de ſa peine,
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.

O Romains, ô vangeance, ô pouuoir abſolu,
O rigoureux combat d'vn cœur irreſolu
Qui fuit en meſme temps tout ce qu'il ſe propoſe,
D'vn Prince malheureux ordonnez quelque choſe,
Qui des deux dois-je ſuyure, & duquel m'éloigner?
Ou laiſſez-moy perir, ou laiſſez-moy regner.

SCENE III.

AVGVSTE, LIVIE.

AVGVSTE.

MAdame, on me trahit, & la main qui me tuë
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abbatuë,
Cinna, Cinna le traiſtre...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & i'ay pály cent fois à ce recit:
Mais écouteriez-vous les conſeils d'vne femme?

AVGVSTE.

Helas! de quel conſeil eſt capable mon ame?

LIVIE.

LIVIE.

Seigneur, iusques icy vostre seuerité
A fait beaucoup de bruit & n'a rien profité,
Par les peines d'vn autre aucun ne s'intimide,
Saluidien à bas a soulleué Lepide,
Murene a succedé, Cepion l'a suiuy,
Le iour a tous les deux dans les tourmens rauy
N'a point mis de frayeur dedans l'esprit d'Egnace
Dont Cinna maintenant ose imiter l'audace,
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Apres auoir en vain puny leur insolence
Essayez sur Cinna ce que peut la clemence,
Faites son chastiment de sa confusion,
Cherchez le plus vtile en cette occasion,
Sa peine peut aigrir vne ville animée,
Son pardon peut seruir à vostre renommée,
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-estre à vos bontez se laisseront toucher.

AVGVSTE.

Gaignons-les tout à fait en quittant cét Empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire,
I'ay trop par vos aduis consulté là dessus,
Ne m'en parlez iamais, ie ne consulte plus.

Ceſſe de ſoûpirer, Rome, pour ta franchiſe,
Si ie t'ay miſe aux fers, moy-meſme ie les briſe,
Et te rends ton Eſtat apres l'auoir conquis
Plus paiſible & plus grand que ie ne te l'ay pris.
Si tu me veux haïr, hay moy ſans plus rien feindre,
Si tu me veux aimer, aime-moy ſans me craindre:
De tout ce qu'eut Sylla de puiſſance & d'honneur,
Laſſé comme il en fut, i'aſpire à ſon bon-heur.

LIVIE.

Aſſez & trop long-temps ſon exemple vous flate,
Mais gardez que ſur vous le contraire n'éclate:
Ce bon-heur ſans pareil qui conſerua ſes iours
Ne ſeroit pas bon-heur s'il arriuoit touſiours.

AVGVSTE.

Auſſi dedans la place où ie m'en vay deſcendre
I'abandonne mon ſang à qui voudra l'épandre,
Apres vn long orage il faut trouuer vn port,
Et ie n'en voy que deux, le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoy! vous voulez quitter le fruit de tant de peines!

AVGVSTE.

Quoy! vous voulez garder l'objet de tant de haines!

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extremité

C'eſt pluſtoſt deſeſpoir que generoſité.

AVGVSTE.

Regner & careſſer vne main ſi traiſtreſſe
Au lieu de ſa vertu c'eſt monſtrer ſa foibleſſe.

LIVIE.

C'eſt regner ſur vous-meſme, & par vn noble choix
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AVGVSTE.

Vous m'auiez bien promis des conſeils d'vne femme,
Vous me tenez parole, & c'en ſont-là, Madame:
Apres tant d'ennemis à mes pieds abbatus
Depuis vingt ans ie regne & i'en ſçay les vertus,
Ie ſçay les ſoins qu'vn Roy doit auoir de ſa vie,
A quoy le bien public en ce cas le conuie,
Tout ſon peuple eſt bleſſé par vn tel attentat,
Et la ſeule pensée eſt vn crime d'Eſtat,
Vne offence qu'on fait à toute ſa Prouince,
Dont il fait qu'il la vange, ou ceſſe d'eſtre Prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à voſtre paſſion.

AVGVSTE.

Ayez moins de foibleſſe, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus ſi mal vn conſeil ſalutaire.

AVGVSTE.

Le Ciel m'inſpirera ce qu'icy ie dois faire,
Adieu, nous perdons temps.

LIVIE.

Ie ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'aye obtenu ce point.

AVGVSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

I'ayme voſtre perſonne & non voſtre fortune.
Il m'échappe, ſuiuons, & le forçons de voir
Qu'il peut en faiſant grace affermir ſon pouuoir,
Et qu'en fin la clemence eſt la plus belle marque
Qui face à l'Vniuers cognoiſtre vn vray Monarque.

SCENE IV.

ÆMILIE, FVLVIE.

ÆMILIE.

D'Où me vient cette joye, & que mal à propos
Mon eſprit malgré moy gouſte vn entier repos!
Céſar mande Cinna ſans me donner d'alarmes!

Mon cœur eſt ſans ſoûpirs, mes yeux n'ont point de lar-
Comme ſi i'apprenois d'vn ſecret mouuement (mes,
Que tout doit ſucceder à mon contentement!
Ay-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fuluie?

FVLVIE.

I'auois gaigné ſur luy qu'il aimeroit la vie,
Et ie vous l'amenois plus traitable & plus doux
Faire vn ſecond effort contre ce grand couroux,
I'en rendois grace aux Dieux, quand ſoudain Polyclete
Des volontez d'Auguſte ordinaire interprete
Eſt venu l'aborder & ſans ſuite & ſans bruit
Et de ſa part ſur l'heure au Palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe,
Chacun diuerſement ſoupçonne quelque choſe,
Tous préſument qu'il aye vn grand ſujet d'ennuy
Et qu'il mande Cinna pour prendre aduis de luy.
Mais ce qui plus m'eſtonne & que ie viens d'apprendre
C'eſt que deux inconnus ſe ſont ſaiſis d'Euandre,
Qu'Euphorbe eſt arreſté ſans qu'on ſçache pourquoy,
Que meſmes de ſon maiſtre on dit ie ne ſçay quoy,
On luy veut imputer vn deſeſpoir funeſte,
On parle d'eaux, de Tybre, & l'on ſe taiſt du reſte.

ÆMILIE.

Que de ſujets de craindre & de deſeſperer

Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer!
A chaque occaſion le Ciel y fait deſcendre
Vn ſentiment contraire à celuy qu'il doit prendre,
Vne vaine frayeur m'a pû tantoſt troubler,
Et ie ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Ie vous entends, grands Dieux, vos bontez que i'adore
Ne peuuent conſentir que ie me deshonore,
Et ne me permettant ſouſpirs, ſanglots, ny pleurs,
Souſtiennent ma vertu contre de tels malheurs:
Vous voulez que ie meure auec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre vn ſi fameux ouurage,
Et ie veux bien perir comme vous l'ordonnez,
Et dans la meſme aſſiette où vous me retenez.
O liberté de Rome, ô Manes de mon pere,
I'ay fait de mon coſté tout ce que i'ay pû faire,
Contre voſtre tyran i'ay ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'eſtoit permis:
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre,
N'ayant pû vous vanger ie vous iray rejoindre,
Mais ſi fumante encor d'vn genereux courroux,
Par vn trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Que d'abord ſon éclat vous fera recognoiſtre
Le ſang des grands Heros dont vous m'auez fait naiſtre.

SCENE V.

MAXIME, ÆMILIE, FVLVIE.

ÆMILIE.

MAis ie vous voy, Maxime, & l'on vous faiſoit mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguſte auec ce faux rapport,
Se voyant arreſté, la trame découuerte,
Il a feint ce trépas pour empeſcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que ſon plus grand regret
Eſt de voir que Céſar ſçait tout voſtre ſecret,
En vain il le dénie & le veut mécognoiſtre,
Euandre a tout conté pour excuſer ſon maiſtre,
Et par l'ordre d'Auguſte on vient vous arreſter.

ÆMILIE.

Celuy qui l'a receu tarde à l'executer,

Ie ſuis preſte à le ſuiure, & laſſe de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moy.

ÆMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre,
Mais aprenez le ſoin que le Ciel a de vous,
C'eſt vn des conjurez qui va fuïr auec nous.
Prenons noſtre auantage auant qu'on nous pourſuiue,
Nous auons vn vaiſſeau tout preſt deſſus la riue.

ÆMILIE.

Me cognois-tu, Maxime, & ſçais-tu qui ie ſuis?

MAXIME.

En faueur de Cinna ie fais ce que ie puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extréme
La plus belle moitié qui reſte de luy-meſme.
Sauuons-nous Æmilie, & conſeruons le iour
Afin de le vanger par vn heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuiure,
Qu'il ne faut pas vanger de peur de leur ſuruiure:
Quiconque apres ſa perte aſpire à ſe ſauuer,
Eſt indigne du iour qu'il tâche à conſeruer.

MAXIME.

MAXIME.

Quel deſeſpoir aueugle à ces fureurs vous porte?
O Dieux! que de foibleſſe en vne ame ſi forte!
Ce cœur ſi genereux rend ſi peu de combat,
Et du premier reuers la fortune l'abat!
Rappelez, rappelez cette vertu ſublime,
Ouurez en fin les yeux & cognoiſſez Maxime,
C'eſt vn autre Cinna qu'en luy vous regardez,
Le Ciel vous rend en luy l'amant que vous perdez,
Et puiſque l'amitié n'en faiſoit plus qu'vne ame,
Aymez en cét amy l'obiet de voſtre flame:
Auec la meſme ardeur il ſçaura vous cherir
Que...

ÆMILIE.

Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir!
Tu pretends vn peu trop, mais quoy que tu pretendes,
Rends-toy digne du moins de ce que tu demandes,
Ceſſe de fuyr en lâche vn glorieux trépas,
Ou de m'offrir vn cœur que tu fais voir ſi bas:
Fay que ie porte enuie à ta vertu parfaite,
Ne te pouuant aimer fay que ie te regrette,
Monſtre d'vn vray Romain la derniere vigueur,
Et merite mes pleurs au defaut de mon cœur.
Quoy? ſi ton amitié pour Cinna t'intereſſe,

Crois-tu qu'elle conſiſte à flater ſa maiſtreſſe?
Aprens, aprens de moy quel en eſt le deuoir,
Et donne m'en l'exemple, ou vien le receuoir.

MAXIME.

Voſtre iuſte douleur eſt trop impetueuſe.

ÆMILIE.

La tienne en ta faueur eſt trop ingenieuſe,
Tu me parles deſià d'vn bien-heureux retour,
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cét amour en naiſſant eſt toutefois extréme,
C'eſt voſtre amant en vous, c'eſt mon amy que i'ayme,
Et des meſmes ardeurs dont il fut embraſé....

ÆMILIE.

Maxime, en voilà trop pour vn homme aduiſé,
Ma perte m'a ſurpriſe & ne m'a point troublée,
Mon noble deſeſpoir ne m'a point aueuglée,
Ma vertu toute entiere agit ſans s'émouuoir,
Et ie voy malgré moy plus que ie ne veux voir.

MAXIME.

Quoy? vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie?

ÆMILIE.

Oüy, tu l'es, puiſque en fin tu veux que ie le die,
L'ordre de noſtre fuite eſt trop bien concerté

Pour ne te ſoupçonner d'aucune lâcheté,
Les Dieux ſeroient pour nous prodigues en miracles
S'ils en auoient ſans loy leué tous les obſtacles:
Fuy ſans moy, tes amours ſont icy ſuperflus.

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

I'en preſume encor plus,
Ne crain pas toutefois que i'éclate en injures,
Mais n'eſpere non plus m'ébloüir de parjures;
Si c'eſt te faire tort que de me défier,
Vien mourir auec moy pour te iuſtifier.

MAXIME.

Viuez, belle Æmilie, & ſouffrez qu'vn eſclaue...

ÆMILIE.

Ie ne t'écoute plus qu'en preſence d'Octaue,
Allons, Fuluie, allons.

SCENE VI.

MAXIME.

DEſeſperé, confus,
Et digne, s'il ſe peut, d'vn plus cruel refus,
Que reſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſupplice
Qu'ta vertu prepare à ton vain artifice?
Aucune illuſion ne te doit plus flater,
Æmilie en mourant va tout faire éclater,
Sur vn meſme échaffaut la perte de ſa vie
Eſtalera ſa gloire & ton ignominie,
Et porte auec ſon nom à la poſterité
L'infame ſouuenir de ta déloyauté.
Vn meſme iour t'a veu par vne fauſſe adreſſe
Trahir ton ſouuerain, ton amy, ta maiſtreſſe,
Sans que de tant de droits en vn iour violez,
Sans que de deux amans au tyran immolez
Il te reſte autre fruit que la honte & la rage
Qu'vn remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils,

Mais que peut-on attendre auſsi de tes pareils?
Iamais vn affranchy n'eſt qu'vn eſclaue infame,
Et pour changer d'eſtat il ne change point d'ame,
La tienne encor ſeruile auec la liberté
N'a pû prendre vn rayon de generoſité:
Tu m'as fait releuer vne injuſte puiſſance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance,
Mon cœur te reſiſtoit & tu l'as combatu
Iuſqu'à ce que ta fourbe ait ſoüillé ſa vertu,
Il m'en couſte la vie, il m'en couſte la gloire,
Et i'ay tout merité pour t'auoir voulu croire:
Mais les Dieux permettront à mes reſſentimens
De te ſacrifier aux yeux des deux amans,
Et i'oſe m'aſſeurer qu'en dépit de mon crime
Mon ſang leur ſeruira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien mon bras iuſtement irrité
Peut lauer le forfait de t'auoir écouté.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AVGVSTE, CINNA.

AVGVSTE.

PRENS vn ſiege, Cinna, prens, & ſur toute choſe
Obſerue exactemẽt la loy que ie t'impoſe,
Preſte ſans me troubler l'oreille à mes diſcours,
D'aucun mot, d'aucun cry n'en interromps le cours,
Tien ta langue captiue, & ſi ce grand ſilence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me reſpondre apres tout à loiſir,
Sur ce point ſeulement contente mon deſir.

CINNA.

Ie vous obeïray, Seigneur?

AVGVSTE.

Qu'il te ſouuienne
De garder ta parole, & ie tiendray la mienne.
Tu vois le iour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pere & les miens,
Ce fut dedans leur camp que tu pris la naiſſance,
Et quand apres leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine hereditaire ayant paſſé dans toy
T'auoit mis à la main les armes contre moy.
Tu fus mon ennemy meſme auant que de naiſtre,
Et tu le fus encor quand tu me pûs cognoiſtre,
Et le ſang t'ayant fait d'vn contraire party
Ton inclination ne l'a point démenty.
Comme elle l'a ſuiuy, les effets l'ont ſuiuie,
Ie ne m'en ſuis vangé qu'en te donnant la vie:
Ie te fis priſonnier pour te combler de biens,
Ma Cour fut ta priſon, mes faueurs tes liens,
Ie te reſtituay d'abord ton patrimoine,
Ie t'enrichis apres des dépoüilles d'Antoine,
Et tu ſçais que depuis à chaque occaſion
Ie ſuis tombé pour toy dans la profuſion.
Toutes les dignitez que tu m'as demandées,

Ie te les ay ſur l'heure & ſans peine accordées,
Ie t'ay preferé meſme à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
M'ont conſerué le iour qu'à preſent ie reſpire,
Et m'ont de tout leur ſang achepté cét Empire,
De la façon en fin qu'auec toy i'ay veſcu
Les vainqueurs ſont jaloux du bon-heur du vaincu.
Quand le Ciel me voulut en rappelant Mecéne
Apres tant de faueurs monſtrer vn peu de haine,
Ie te donnay ſa place en ce triſte accident
Et te fis apres luy mon plus cher confident.
Aujourd'huy meſme encor mon ame irreſoluë
Me preſſant de quitter ma puiſſance abſoluë,
De Maxime & de toy i'ay pris les ſeuls aduis
Et ce ſont malgré luy les tiens que i'ay ſuiuis.
Bien plus, ce meſme iour ie te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins
Qu'en te couronnant Roy ie t'aurois donné moins.
Tu t'en ſouuiens, Cinna, tant d'heur & tant de
gloire
Ne peuuent pas ſi toſt ſortir de ta memoire,
Mais ce qu'on ne pourroit iamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en ſouuiens & veux m'aſſaſſiner.

CINNA.

Moy, Seigneur, moy que i'euſſe vne ame ſi traiſtreſſe!
Qu'vn ſi lache deſſein....

AVGVSTE.

Tu tiens mal ta promeſſe,
Sieds-toy, ie n'ay pas dit encor ce que ie veux,
Tu te iuſtifieras apres ſi tu le peux,
Eſcoute cependant & tien mieux ta parole.
Tu veux m'aſſaſiner, demain, au Capitole,
Pendant le ſacrifice, & ta main pour ſignal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal:
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te ſuyure & te preſter main forte
Aſſeurée au beſoin du ſecours des premiers.
Te diray-je les noms de tous ces meurtriers?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lenas, Pompone, Albin, Icile
Maxime qu'apres toy i'auois le plus aimé;
Le reſte ne vaut pas l'honneur d'eſtre nommé,
Vn tas d'hommes perdus de debtes & de crimes
Que preſſent de mes loix les ordres legitimes,
Et qui deſeſperant de les plus éuiter
Si tout n'eſt renuerſé ne ſçauroient ſubſiſter,
Tu te tais maintenant & gardes le ſilence

Plus par confuſion que par obeïſſance.
Quel eſtoit ton deſſein, & que pretendois-tu
Apres m'auoir au Temple à tes pieds abbatu?
Affranchir ton pays d'vn pouuoir Monarchique?
Si i'ay bien entendu tantoſt ta Politique,
Son ſalut deſormais dépend d'vn Souuerain
Qui pour tout conſeruer tienne tout en ſa main,
Et ſi ſa liberté te faiſoit entreprendre
Tu ne m'euſſes iamais empeſché de la rendre,
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Eſtat
Sans vouloir l'acquerir par vn aſſaſſinat.
Quel eſtoit donc ton but? d'y regner en ma place?
D'vn eſtrange malheur ſon deſtin le menace
Si pour monter au trône & luy donner la loy
Tu ne trouues dans Rome autre obſtacle que moy,
Si iuſques à ce point ſon ſort eſt déplorable
Que tu ſois apres moy le plus conſiderable,
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puiſſe apres ma mort tomber mieux qu'en ta main,
Aprens à te cognoiſtre, & deſcens en toy-meſme.
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime,
Chacun tremble ſous toy, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune eſt bien haut, tu peux ce que tu veux,
Mais en vn triſte eſtat on la verroit reduite

Si ie t'abandonnois à ton peu de merite.
Oſe me démentir, dy moy ce que tu vaux,
Conte moy tes vertus, tes glorieux trauaux,
Les rares qualitez par où tu m'as deu plaire,
Et tout ce qui t'éleue au deſſus du vulgaire.
Ma faueur fait ta gloire, & ton pouuoir en vient,
Elle ſeule t'éleue, & ſeule te ſouſtient,
C'eſt elle qu'on adore & non pas ta perſonne,
Tu n'as credit ny rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire choir ie n'aurois aujourd'huy
Qu'à retirer la main qui ſeule eſt ton appuy.
I'aime mieux toutefois ceder à ton enuie,
Regne, ſi tu le peux, aux dépens de ma vie,
Mais oſes-tu penſer que les Seruiliens,
Les Coſſes, les Metels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres en fin de qui les grands courages
Des Heros de leur ſang ſont les viues images,
Quittent le noble orgueil d'vn ſang ſi genereux
Iuſqu'à pouuoir ſouffrir que tu regnes ſur eux?
Parle, parle, il eſt temps.

CINNA.

Ie demeure ſtupide,
Non que voſtre colere ou la mort m'intimide,
Ie voy qu'on m'a trahy, vous m'y voyez reſver,

Et i'en cherche l'autheur ſans le pouuoir trouuer.
Cette ſtupidité s'eſt en fin diſſipée,
Seigneur, ie ſuis Romain, & du ſang de Pompée,
Le pere & les deux fils lâchement égorgez
Par la mort de Céſar eſtoient trop peu vangez.
C'eſt là d'vn beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe,
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
N'attendez point de moy d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ny de honteux ſoûpirs;
Le ſort vous eſt propice autant qu'il m'eſt contraire,
Ie ſçay ce que i'ay fait & ce qu'il vous faut faire,
Vous deuez vn exemple à la poſterité,
Et mon trépas importe à voſtre ſeureté.

AVGVSTE.

Tu me braues, Cinna, tu fais le magnanime,
Et loin de t'excuſer tu couronnes ton crime.
Voyons ſi ta conſtance ira iuſques au bout.
Tu ſçais ce qui t'eſt deu, tu vois que ie ſçay tout,
Fay ton arreſt toy-meſme, & choiſi tes ſupplices.

SCENE II.

AVGVSTE, LIVIE, CINNA, ÆMILIE, FVLVIE.

LIVIE.

VOus ne cognoiſſez pas encor tous les complices,
Voſtre Æmilie en eſt, Seigneur, & la voicy.

CINNA.

C'eſt elle-meſme, ô Dieux!

AVGVSTE.

Et toy, ma fille, auſſi!

ÆMILIE.

Oüy, Seigneur, du deſſein ie ſuis la ſeule cauſe,
C'eſt pour moy qu'il conſpire, & c'eſt pour moy qu'il oſe.

AVGVSTE.

Quoy! l'amour qu'en ton cœur i'ay fait naiſtre aujourd'huy
T'emporte-t'il deſia iuſqu'à mourir pour luy?
Ton ame à ces tranſports vn peu trop s'abandonne,
Et c'eſt trop toſt aimer l'amant que ie te donne.

ÆMILIE.

Cét amour qui m'expoſe à vos reſſentimens
N'eſt point le prompt effet de vos commandemens,
Ces flames dans nos cœurs dés long-temps eſtoient nées,
Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoy que ie l'aymaſſe & qu'il brûlaſt pour moy,
Vne haine plus forte à tous deux fit la loy,
Ie ne voulus iamais luy donner d'eſperance
Qu'il ne m'euſt de mon pere aſſeuré la vangeance,
Ie la luy fis jurer, il chercha des amis,
Le Ciel rompt le ſuccez que ie m'eſtois promis,
Et ie vous viens, Seigneur, offrir vne victime,
Non pour ſauuer ſa vie en me chargeant du crime,
Son trépas eſt trop iuſte apres ſon attentat,
Et toute excuſe eſt vaine en vn crime d'Eſtat:
Mourir en ſa preſence & rejoindre mon pere
C'eſt tout ce qui m'amène & tout ce que i'eſpere.

AVGVSTE.

Iuſques à quand, ô Ciel, & par quelle raiſon
Prendrez-vous contre moy des traits dans ma maiſon?
Pour ſes débordemens i'en ay chaſſé Iulie,
Mon amour en ſa place a fait choix d'Æmilie,
Et ie la voy comme elle indigne de ce rang,
L'vne m'oſtoit l'honneur, l'autre a ſoif de mon ſang,

Et prenant toutes deux leur paſsion pour guide
L'vne fut impudique & l'autre eſt parricide.
O ma fille, eſt-ce là le prix de mes bien-faits?

ÆMILIE.

Mon pere l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

AVGVSTE.

Songe auec quel amour i'éleuay ta ieuneſſe.

ÆMILIE.

Il eſleua la voſtre auec meſme tendreſſe,
Il fut voſtre tuteur & vous ſon aſſaſſin,
Et vous m'auez au crime enſeigné le chemin.
Le mien d'auec le voſtre en ce point ſeul differe
Que voſtre ambition s'eſt immolé mon pere,
Et qu'vn iuſte courroux dont ie me ſens brûler
A ſon ſang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en eſt trop, Æmilie, arreſte, & conſidere
Qu'il t'a trop bien payé les bien-faits de ton pere:
Sa mort dont la memoire allume ta fureur
Fut vn crime d'Octaue, & non de l'Empereur.
Tous ces crimes d'Eſtat qu'on fait pour la Couronne
Le Ciel nous en abſout alors qu'il nous la donne,
Et dans le ſacré rang où ſa faueur l'a mis
Le paſsé deuient iuſte & l'auenir permis.

Qui peut y paruenir ne peut estre coupable,
Quoy qu'il ait fait, ou face, il est inuiolable,
Nous luy deuons nos biens, nos iours sont en sa main,
Et iamais on n'a droit sur ceux du Souuerain.

ÆMILIE.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre
Ie parlois pour l'aigrir & non pour me defendre.
Punissez-donc, Seigneur, ces criminels apas
Qui de vos fauoris font d'illustres ingrats,
Tranchez mes tristes iours pour asseurer les vostres,
Si i'ay seduit Cinna, i'en seduiray bien d'autres,
Et ie suis plus à craindre, & vous plus en danger
Ayant auec vn pere vn amant à vanger.

CINNA.

Que vous m'ayez seduit, & que ie souffre encore
D'estre deshonoré par celle que i'adore!
Seigneur, la verité doit icy s'exprimer,
I'auois fait ce dessein auant que de l'aimer.
A mes chastes desirs la trouuant inflexible,
Ie creus qu'à d'autres soins elle seroit sensible,
Ie parlay de son pere & de vostre rigueur,
Et l'offre de mon bras suiuit celle du cœur.
Que la vangeance est douce à l'esprit d'vne femme!
Ie l'attaquay par là, par là ie pris son ame.

Dans

Dans mon peu de merite elle me negligeoit,
Et ne pût negliger le bras qui la vangeoit,
Elle n'a conspiré que par mon artifice,
I'en suis le seul autheur, elle n'est que complice.

ÆMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire? est-ce là me cherir
Que de m'oster l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne soüillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne se flétrit si Césat te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si genereux coups.

ÆMILIE.

Et bien, prens-en ta part & me laisse la mienne,
Ce seroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne,
La gloire & le plaisir, la honte & les tourmens,
Tout doit estre commun entre de vrais amans.
Nos deux ames, Seigneur, sont deux ames Romaines,
Vnissant nos desirs nous vnismes nos haines,
De nos parens perdus le vif ressentiment
Nous aprit nos deuoirs en vn mesme moment,
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrerent,

Nos eſprits genereux enſemble le formerent,
Enſemble nous cherchons l'honneur d'vn beau trépas,
Vous vouliez nous vnir, ne nous ſeparez pas.

AVGVSTE.

Oüy, ie vous vniray, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemy qu'Antoine, ny Lepide,
Oüy, ie vous vniray puiſque vous le voulez,
Il faut bien ſatisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'Vniuers ſçachant ce qui m'anime
S'eſtonne du ſupplice auſſi bien que du crime.

SCENE III.

AVGVSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FVLVIE.

AVGVSTE.

MAis en fin le Ciel m'aime, & parmy tant de maux
Il m'a rendu Maxime, & l'a ſauué des eaux.

Approche, ſeul amy que i'éprouue fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, vne ame criminelle.

AVGVSTE.

Ne parlons plus de crime apres ton repentir,
Apres que du peril tu m'as ſçeu garantir,
C'eſt à toy que ie dois & le iour, & l'Empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis cognoiſſez mieux le pire,
Si vous regnez encor, Seigneur, ſi vous viuez,
C'eſt ma jalouſe rage à qui vous le deuez.
Vn vertueux remords n'a point touché mon ame,
Pour perdre mon riual i'ay découuert ſa trame,
Euphorbe vous a feint que ie m'eſtois noyé
De crainte qu'apres moy vous n'euſſiez enuoyé:
Ie voulois auoir lieu d'abuſer Æmilie,
Effrayer ſon eſprit, la tirer d'Italie,
Et penſois la reſoudre à cét enleuement
Sous l'eſpoir du retour pour vanger ſon amant.
Mais au lieu de gouſter ces groſſieres amorces
Sa vertu combatuë a redoublé ſes forces,
Elle a leu dans mon cœur, vous ſçauez le ſurplus,
Et ie vous en ferois des recits ſuperflus,
Vous voyez le ſuccez de mon lâche artifice:

Si pourtant quelque grace eſt deuë à mon indice,
A vos bontez, Seigneur, i'en demanderay deux,
Le ſupplice d'Euphorbe & ma mort à leurs yeux.
I'ay trahy mon amy, ma maiſtreſſe, mon maiſtre,
Ma gloire, mon pays par l'aduis de ce traiſtre,
Et croiray toutefois mon bon-heur infiny
Si ie puis m'en punir apres l'auoir puny.

AVGVSTE.

En eſt-ce aſſez, ô Ciel, & le ſort pour me nuire
A-t'il quelqu'vn des miens qu'il vueille encor ſeduire?
Qu'il joigne à ſes efforts le ſecours des Enfers,
Ie ſuis maiſtre de moy comme de l'Vniuers:
Ie le ſuis, ie veux l'eſtre. O ſiecles, ô Memoire,
Conſeruez à iamais ma derniere victoire,
Ie triomphe aujourd'huy du plus iuſte couroux
De qui le ſouuenir puiſſe aller iuſqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'eſt moy qui t'en conuie,
Comme à mon ennemy ie t'ay donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche deſtin
Ie te la donne encor comme à mon aſſaſſin:
Commençons vn combat qui monſtre par l'iſſuë
Qui l'aura mieux de nous ou donnée, ou receuë.
Tu trahis mes bien-faits, ie les veux redoubler,
Ie t'en auois comblé, ie t'en veux accabler,

Auec cette beauté que ie t'auois donnée
Reçoy le Conſulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cét illuſtre rang,
Préferes-en la pourpre à celle de mon ſang,
Aprens à mon exemple à vaincre ta colere,
Te rendant vn époux ie te rends plus qu'vn pere.

ÆMILIE.

Et ie me rends, Seigneur, à ces hautes bontez,
Ie recouure la veuë auprés de leurs clartez,
Ie cognoy mon forfait qui me ſembloit iuſtice,
Et ce que n'auoit pû la terreur du ſupplice
Ie ſens naiſtre en mon ame vn repentir puiſſant,
Et mon cœur en ſecret me dit qu'il y conſent.
Le Ciel a reſolu voſtre grandeur ſupreſme,
Et pour preuue, Seigneur, ie ne veux que moy-meſme,
I'oſe auec vanité me donner cét éclat,
Puſqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'Eſtat.
Ma haine va mourir que i'ay creuë immortelle,
Elle eſt morte, & ce cœur deuient ſujet fidelle,
Et prenant deſormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous ſeruir ſuccede à ſa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous diray-je, apres que nos offences
Au lieu de chaſtimens trouuent des recompenſes?

O vertu ſans exemple ! ô clemence, qui rend
Voſtre pouuoir plus iuſte & mon crime plus grand !

AVGVSTE.

Ceſſe d'en retarder vn oubly magnanime,
Et tous deux auec moy faites grace à Maxime,
Il nous a trahis tous, mais ce qu'il a commis
Vous conſerue innocens & me rend mes amis.
Reprends auprés de moy ta place accouſtumée,
Rentre dans ton credit & dans ta renommée,
Qu'Euphorbe de tous trois ait ſa grace à ſon tour
Et que demain l'Hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce ſera ton ſupplice.

MAXIME.

Ie n'en murmure point, il a trop de iuſtice,
Et ie ſuis plus confus, Seigneur, de vos bontez,
Que ie ne ſuis jaloux du bien que vous m'oſtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous conſacre vne foy lâchement violée,
Mais ſi ferme à preſent, ſi loin de chanceler,
Que la cheute du Ciel ne pourroit l'ébranſler.
Puiſſe le grand moteur des belles deſtinées
Pour prolonger vos iours retrancher nos années,
Et moy par vn bon-heur dont chacun ſoit jaloux

Perdre pour vous cent fois ce que ie tiens de vous.

LIVIE.

Ce n'eſt pas tout, Seigneur, vne celeſte flame
D'vn rayon Prophetique illumine mon ame,
Oyez ce que les Dieux vous font ſçauoir par moy,
De voſtre heureux deſtin c'eſt l'immuable loy.
Apres cette action vous n'auez rien à craindre,
On portera le joug deſormais ſans ſe plaindre,
Et les plus indomptez renuerſant leurs projets
Mettront toute leur gloire à mourir vos ſujets:
Aucun lâche deſſein, aucune ingrate enuie
N'attaquera le cours d'vne ſi belle vie,
Iamais plus d'aſſaſſins, ny de conſpirateurs,
Vous auez trouué l'art d'eſtre maiſtre des cœurs,
Rome auec vne joye & ſenſible & profonde
Se demet en vos mains de l'Empire du monde,
Vos Royales vertus luy vont trop enſeigner
Que ſon bon-heur conſiſte à vous faire regner,
D'vne ſi longue erreur pleinement affranchie
Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie,
Vous prepare deſia des Temples, des Autels,
Et le Ciel vne place entre les immortels,
Et la poſterité dans toutes les Prouinces
Donnera voſtre exemple aux plus genereux Princes.

AVGVSTE.

I'en accepte l'augure, & i'oſe l'eſperer,
Ainſi touſiours les Dieux vous daignent inſpirer;
Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices
Que nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices,
Et que vos conjurez entendent publier
Qu'Auguſte a tout apris & veut tout oublier.

FIN.